



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

25^e année.

N^o 177.

Bruxelles, Deutscherbeek Passage, S^t Hubert, Calverde la Reine, 7 Ayuntamiento de Madrid Amsterdam, Deutscherbeek Nieuwmarkt, Oude S^t Markus, 17.

DON CARLOS DE VIANE ET DON CARLOS D'AUTRICHE

Explication de l'Énigme Historique de Novembre.

Les deux princes d'Espagne qui, à un siècle d'intervalle, périrent à la fleur de leur âge, victimes de la cruauté paternelle, sont les deux Carlos; l'un, don Carlos de Viane (1), prince de Navarre, l'autre, don Carlos d'Autriche, dont la fin tragique est surtout connue par le drame de Schiller.

Don Carlos de Viane, né en 1420, était fils de Jean II, prince d'Aragon, et de Blanche, reine de Navarre : à l'âge de vingt et un ans, à la mort de sa mère, il hérita de ce dernier royaume. Mais la jalousie paternelle s'éveilla aussitôt; Jean II voulut reprendre la Navarre à son fils, qui, stimulé par ses partisans, leva des troupes et résista à son père à main armée, terminant par cette rébellion filiale une cause juste et légitime. Il fut vaincu à la bataille d'Aibar, et renfermé dans le château de Tafalla. Il ne sortit de captivité qu'après avoir promis de n'accepter le titre de roi de Navarre qu'après la mort de Jean II. Excité par le roi de Castille, il reprit les armes et ne fut pas plus heureux que la première fois; vaincu, fugitif, il se retira à Naples, auprès de son oncle Alphonse le Magnanime. La mort de ce prince le laissa sans appui; cependant, par sa soumission et ses témoignages de respect, il se serait réconcilié avec son père, si celui-ci n'eût été excité contre ce malheureux prince par sa seconde femme, Jeanne, qui haïssait don Carlos, et destinait ses États à son propre fils, Ferdinand.

Poussé par cette cruelle marâtre, Jean II fit arrêter son fils aîné, et l'envoya au château d'Orthez, alors au pouvoir de son beau-frère, Gaston Phœbus. A cette nouvelle, les provinces se révoltèrent, et voulurent contraindre Jean II à reconnaître don Carlos pour son héritier et à le fiancer avec Isabelle de Castille, que Jeanne réservait à son fils Ferdinand. Cette union n'eut pas le temps de s'accomplir : don Carlos mourut empoisonné en 1461, laissant d'unanimes regrets, car la grâce de son caractère répondait à la beauté de son génie. En mourant, il fit demander pardon à son père, et il accepta la mort avec résignation, comme le châtiment de sa rébellion. Très-jeune encore, il avait traduit en langue castillane la *Morale* d'Aristote, et il avait dédié son travail à son oncle, Alphonse le Magnanime. Ce prince, songeant au triste sort de la Navarre, son héritage, que les rois de France et les rois de Castille avaient, par leurs guerres continuelles, presque entièrement ruinée, fit graver sur son cachet deux dogues furieux se battant pour un os, emblème triste et épigrammatique de ce malheureux pays.

Ferdinand d'Aragon, frère cadet de don Carlos, hérita de son apanage (la Navarre exceptée); il épousa Isabelle de Castille; il fut l'heureux vainqueur de Grenade. Sous son règne, Colomb découvrit le Nouveau-Monde, et ce prince réunit autant de prospérités que son frère déshérité et persécuté avait subi d'infortunes.

Don Carlos d'Autriche, que la poésie a rendu célèbre, naquit en 1545 : dès son bas âge, il parut violent dans toutes ses passions. Son aïeul, Charles-Quint, l'ayant vu encore enfant, porta sur lui un jugement sévère et n'en augura rien de bon pour l'avenir. En effet, le petit prince paraissait cruel, obstiné et sujet à des accès de colère qui allaient jusqu'au délire. Il déplut à son père, Philippe II, par un caractère indocile et méfiant; on remarqua qu'il marchait toujours armé, et l'on sut qu'il avait fait fabriquer, en secret, par un artisan français, une serrure qui, adaptée à la porte de sa chambre, ne permettait pas qu'on l'ouvrit du dehors. Philippe, instruit et alarmé des précautions qu'il prenait, fit forcer cette porte et s'assura de la personne de son fils. On trouva sous son lit une cassette qui renfermait sa correspondance avec les Gueux révoltés des Pays-Bas, auxquels il promettait l'appui de sa présence. A la découverte de ces pièces importantes, il se laissa aller à un désespoir affreux et on eut peine à l'empêcher de se tuer. Philippe le fit emprisonner; on instruisit son procès, et le coupable et malheureux enfant fut condamné à mort. On assure qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain.

Cette version paraît la plus conforme à la vérité historique. D'autres auteurs, notamment les historiens protestants, assurent que don Carlos aimait la femme de son père, Elisabeth de France, qui lui avait été promise autrefois à lui-même, et que cet amour coupable fut la véritable cause de la colère de Philippe II. La mort d'Elisabeth, qui suivit de près celle de son beau-fils, donna quelque créance à ce bruit, et un Français adressa même à Henri III une longue pièce de vers pour l'engager à venger la mort de la reine, sa sœur, qu'on supposait avoir été empoisonnée après la mort de don Carlos. « Son imagination, dit de Thou en parlant de ce poète, a été le flambeau à la lueur duquel ont marché nos faiseurs de nouvelles, et ensuite nos historiens. » Ce grave historien fait observer que Philippe II ne donna les mains à la mort de son fils que lorsqu'il se fut convaincu qu'il ne restait aucun moyen de le corriger et de sauver l'État, et que ce fut une cruelle nécessité politique et non une vengeance de famille qui dicta l'arrêt de ce prince insensé et malheureux.

Quoi qu'il en soit, la mort de don Carlos, entourée des circonstances romanesques et mystérieuses que

(1) Viane est une petite ville de Navarre, qui faisait partie de l'héritage de don Carlos.

l'imagination populaire lui a prêtées, a inspiré les poètes : Otway, en anglais, Alfieri, en italien, Schiller, en allemand, ont tour à tour traité ce sujet, et, grâce à eux, don Carlos d'Autriche, bien coupable s'il n'était tout à fait privé de raison, est devenu intéressant et célèbre, tandis que son malheureux homonyme, dont les brillantes qualités n'ont été ternies que par une seule faute, est resté oublié de tous. Tant il est vrai que le malheur comme la gloire doit son éclat aux poètes !

La tragédie de Schiller, dont le plan défectueux peut être critiqué; qui, dans le caractère principal, celui de don Carlos, n'offre aucune vérité historique, présente cependant des scènes remplies de grandeur et de beauté poétique. Nous en citerons une, qui, au mérite théâtral, joint celui de l'exactitude, car les nobles paroles de Philippe II sont de l'histoire. Le duc de Medina-Sidonia, amiral de l'Armada, revient pour la première fois à la cour après la destruction de la flotte qui lui a été confiée; il tremble à la pensée de reparaitre devant le roi; isolé au milieu de la foule des courtisans qui l'évitent, il se tourne vers le duc d'Albe :

MEDINA-SIDONIA.

Vous avez parlé au roi, duc; comment l'avez-vous trouvé disposé ?

ALBE.

Très-mal pour vous et pour vos nouvelles.

MEDINA-SIDONIA.

Au milieu du feu de l'artillerie anglaise, je me sentais plus à mon aise qu'en ce lieu. (*Don Carlos s'approche de lui avec intérêt et lui serre la main.*)

MEDINA-SIDONIA.

Je vous rends grâces, prince, de ces larmes généreuses. Vous voyez comme tout le monde me fuit. Ma perte est résolue.

DON CARLOS.

Espérez mieux de la bonté de mon père et de votre innocence.

MEDINA-SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte telle que l'Océan n'en avait jamais vue. Qu'est-ce qu'une vie comme la mienne en comparaison de soixante-dix galions engloutis ? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance, comme vous; voilà ce

qui brise le cœur ! (*Le roi entre. Tous se découvrent, grand silence autour de lui.*)

PHILIPPE II, parcourant le cercle d'un regard rapide.

Couvrez-vous. (*Don Carlos et le prince de Parme s'approchent de lui et lui baissent la main. Il se tourne vers ce dernier.*) Mon neveu, votre mère désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

LE DUC DE PARME.

Elle ne doit le demander qu'après l'issue de ma première bataille.

PHILIPPE II.

Soyez tranquille, votre tour viendra. (*Au duc de Feria.*) Que m'apportez-vous ?

FERIA, fléchissant le genou.

Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort cette nuit. Je rapporte sa croix.

PHILIPPE II, prenant le collier et parcourant le cercle des yeux.

Qui, après lui, est plus digne de le porter ? (*Il fait signe au duc d'Albe.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine. Ne soyez jamais davantage, et jamais mes faveurs ne vous manqueront. (*Il lui passe le collier.*) Que vois-je ici, mon amiral ?

MEDINA-SIDONIA, s'approchant et se mettant à genoux.

Voilà, sire, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

PHILIPPE II.

Dieu est au-dessus de moi. Je vous ai envoyé contre des hommes et mon contre des tempêtes et des écueils. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous rends grâce de m'avoir conservé en vous un digne serviteur. Je le reconnais pour tel, messieurs, et j'entends que vous le reconnaissez tous pour tel.

Madame de Staël fait au sujet de cette belle scène les réflexions suivantes :

« Voilà de la magnanimité, et cependant à quoi tient-elle ? à un certain respect pour la vieillesse, dans un monarque étonné que la nature se soit permis de le faire vieux; à l'orgueil, qui ne permet pas à Philippe de s'attribuer à lui-même ses revers en s'accusant d'un mauvais choix; à l'indulgence qu'il sent pour un homme abaissé par le sort, lui qui voudrait qu'un joug quelconque courbât tous les genres de fierté, excepté la sienne; enfin, au caractère même d'un despote que les obstacles naturels révoltent moins que la plus faible résistance volontaire. »

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIES ET NOUVELLES

de Madame d'ARBONVILLE (1).

— 0000 —

Il y a dix ans environ, dans un bazar de charité, où d'élégantes marchandes tenaient le comptoir, on

(1) 3 volumes in-8°, chez Amyot, 8, rue de la Paix. Se vend au profit d'une œuvre de charité.

vendit, parmi les broderies, les petits meubles, les fleurs, les tableaux, un manuscrit dont le contenu attira bientôt toute l'attention de ceux qui eurent le bonheur de le lire. Ce manuscrit circula; les journaux s'en emparèrent et le publièrent sans solliciter une permission qu'on ne leur eût pas accordée. Ce succès et le nom de l'auteur occupèrent les salons parisiens: jusqu'alors madame d'Arbouville, auteur de ce manuscrit, n'avait été connue que par une bonté, une simplicité extrêmes; un cercle étroit de parents et d'amis avait seul reçu la confiance de ses pensées, et il avait fallu les instances d'une reine

pour arracher à sa modestie ce témoignage public de ses talents. Madame d'Arbouville n'a survécu que peu d'années à ce triomphe qu'elle n'avait pas désiré; après sa mort, ses amis, sa famille, à qui elle avait laissé de si vifs regrets et de si profonds souvenirs, se sont occupés à rassembler ses nouvelles et ses poésies; on les a publiées en trois volumes, qui, pour se conformer encore aux intentions qui avaient dirigé l'auteur pendant toute sa vie, sont vendus au profit d'une œuvre charitable.

Ces volumes, dès leur apparition, ont singulièrement ému le public lettré, celui du moins qui aime les œuvres délicates de l'esprit, et qui se plaît mieux dans l'analyse des sentiments et des pensées que dans les créations bruyantes et romanesques. Les récits de madame d'Arbouville (un excepté, *Luigina*, que peut-être elle n'eût pas livré à la publicité) ne sont autre chose que l'étude fine, approfondie des mouvements intimes de l'âme, de ceux surtout qui touchent à la douleur, sous quelque forme qu'elle se présente. La mélancolie qui est au fond de toute âme, de toute passion, de toute destinée, est d'ailleurs rétypée dans ces pages avec une vérité quelquefois navrante, et l'on s'étonne qu'une femme, dont la vie fut constamment heureuse et calme, ait pu pénétrer à ce point les secrets du malheur. Elle a expliqué cette tendance de son talent : « Ma vie, dit-elle, a été si exempte d'événements qu'il m'a fallu le plus souvent chercher dans la vie des autres le sujet de mes rêveries. Je leur ai emprunté leurs larmes et leurs agitations ; j'ai glané dans leur existence, à défaut de pouvoir moissonner dans la mienne. Je me suis fait l'écho de leur voix, l'interprète de leurs joies, ou de leurs peines; j'ai peuplé ma solitude de rêves, de souvenirs, d'espoirs, qui n'ont pas même effleuré mon cœur, mais que j'ai entrevus à côté de moi. Le repos était en moi, et j'allais chercher au loin les troubles sans nombre dont tant d'autres existences sont remplies. Du fond de ma retraite j'ai deviné les larmes que l'on cache, les mécomptes, les regrets que l'on étouffe, les illusions qui se brisent. J'ai assez vécu dans le monde autrefois pour avoir sondé quelques-uns de ses abîmes, et, du port que je n'ai pas quitté, je raconte ses naufrages.... »

Etude, divination, reflet des impressions d'autrui, ces récits attachent, entraînent, et laissent après eux un souvenir profond et triste, qu'adoucissent cependant la pensée religieuse à laquelle madame d'Arbouville s'est montrée constamment fidèle. Les sons que rend cette lyre sont douloureux, mais on sent qu'ils peuvent préluder aux cantiques du ciel.

Parmi ces nouvelles, celles qui ont le plus attiré l'attention du public et de la presse, sont : *Une Histoire hollandaise*, le *Médecin de Village* et *Résignation*. A eux seuls, ces récits formeraient un volume d'un choix exquis, qui établirait mieux peut-être la réputation de madame d'Arbouville que les poésies et les autres nouvelles qu'on a cru devoir y joindre et qui ne semblaient pas destinées à sortir du secrétaire de l'auteur.

Une Histoire hollandaise est la vie d'une jeune fille, dont les affections contrariées par la volonté paternelle, qui va jusqu'à la tyrannie, ne trouvent de paix et de consolation que dans les bras de la religion. C'est un récit très-simple, mais d'une tristesse qui va jusqu'à l'âme; il est difficile de mieux peindre la dé-

solation d'une âme abandonnée, à laquelle tout appui manque sur la terre, et le travail insensible qui, de deuil en deuil, d'amertume en amertume, l'amène vers le souverain consolateur. Sans cette perspective ouverte sur le Ciel, où la pauvre Christine se reposera de ses douleurs, cette histoire ne pourrait se lire. Nous en citerons un passage, où les souffrances de la terre et les espérances du Ciel sont admirablement mêlées. Christine est enfermée, par l'ordre de son père, dans un couvent de la Visitation; la supérieure, femme dévouée et sainte, s'efforce de la consoler :

« Parfois, elle appelait Christine dans sa cellule, elle » la faisait asseoir auprès d'elle; elle lui prêtait des » livres, puis elle la laissait ou lire ou rêver. Comme » dans toutes les cellules, les murs de celle qu'habite » tait la supérieure étaient couverts de sentences : » c'étaient des voix qui parlaient sans parole. Le petit » tabouret de Christine était placé en face d'une mu- » raille sur laquelle on lisait : *Venez à moi, vous tous » qui êtes chargés et qui souffrez, je vous soulagerai!* » Pendant les longues heures du silence, si Christine » levait les yeux, elle voyait cet appel fait à tous les » malheureux. Si elle regardait d'un autre côté, ses » yeux rencontraient le crucifix de bois. Si elle se dé- » tournait, elle voyait la supérieure agenouillée. Si » elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine, son livre » de prières, ouvert sur ses genoux, frappait ses re- » gards. Parfois, pour se livrer aux pensées de son » cœur, Christine fermait les yeux, mais alors la » cloche du couvent tintait doucement et disait en- » core de prier. Quand elle sortait de sa cellule, elle » voyait ses compagnes calmes et recueillies la saluer » en murmurant : *Dieu soit avec vous, ma sœur!* » Quand elle mangeait, une voix lui disait de remer- » cier le Seigneur... Christine vit tout cela, mais per- » sonne ne la questionna. Ce qui se passa dans son » cœur, nul ne le sut sur la terre.

» Les cloches, les chants, les prières, le silence, les » saints exemples, les douces paroles, les murs aux » pieuses maximes, les tombes qui donnent de graves » pensées, toutes ces choses, connues des anges invisi- » bles, entouraient Christine, mais personne ne la » questionna, et ce qui se passa dans son cœur, nul » ne le sut sur la terre... »

Cette *Histoire hollandaise*, si triste et si consolante à la fois, semble avoir inspiré un roman anglais, *Lady Bird*, œuvre distinguée de la plume féconde de lady Georgiana Fullerton, qui a étendu le cadre de madame d'Arbouville; elle a accentué avec plus d'énergie les passions et les caractères, mais de quelque vigueur que soit animé cet écrit, indépendamment du mérite de la priorité, qui appartient à l'auteur français (1), nous préférons un dessin pur et parfait à un tableau dont toutes les parties ne sont pas également achevées.

Dans le *Médecin de Village*, les douleurs d'une femme qui perd un mari tendrement aimé, d'une mère qui voit son fils frappé d'une maladie incurable, sont décrites avec une sensibilité profonde. Avec Eva Meredith, la veuve, la mère doublement affligée, on boit jusqu'à la lie le calice des douleurs humaines.

(1) Une *Histoire hollandaise* a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1^{er} mai 1850; *Lady Bird* a paru en Angleterre en 1852.

Résignation, la plus accomplie de ces trois Nouvelles, commence ainsi :

« Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie ; c'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse, quand vient l'heure du découragement ; il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous apporte à une silencieuse résignation. »

Ces expressions sont vraies ; elles peignent bien l'impression résultant de l'histoire de la pauvre Ursule, qui passe sa jeunesse à soigner ses parents infirmes et à travailler pour eux, sans être récompensée même par leur amour, car ils sont tombés dans la froide indifférence de la vieillesse ; qui, un jour, se croit aimée, mais s'aperçoit le lendemain que l'objet de son affection ne veut ni partager ni comprendre le dévouement de toute sa vie ; qui, restée seule, abandonnée, vieillit et s'éteint sans un regard ami, sans une voix consolante auprès d'elle, si ce n'est la voix intérieure de la conscience et le regard paternel de Dieu.

Madame d'Arbouville a analysé avec une rare patience d'observation, les sentiments de cette pauvre

et noble fille ; elle a attaché un intérêt de plus à ces existences qui, souvent, nous paraissent si étroites, si vulgaires, et recèlent cependant des secrets de dévouement et d'abnégation, dédaignés de ceux qui en sont l'objet, ignorés de celles à qui Dieu les inspire, et la mesure, la sobriété, la profondeur de ce petit récit me font croire qu'Ursule a vécu et que madame d'Arbouville l'a connue et consolée. Tout semble vrai dans ces pages, depuis la description de la petite ville, dans laquelle les habitants du nord de la France n'ont pas eu de peine à reconnaître la ville d'Avesnes, jusqu'à l'analyse des sentiments douloureux et tendres qu'Ursule cache sous un front paisible. Il découle de ce récit une émotion tranquille qui semble conseiller le détachement des choses d'ici-bas.

A ce talent d'invention et d'analyse, madame d'Arbouville joint la grâce d'un style correct et délicat, qui peint avec une égale vérité les beautés de la nature et les sentiments poétiques du cœur. On ne connaît pas l'auteur de ces volumes, qu'il serait impossible d'y méconnaître la touche d'une femme à l'âme pieuse, à l'esprit élevé, mais de quelques grâces que soient revêtues ces Nouvelles, si distinguées par la presse contemporaine, nous n'en pouvons conseiller la lecture qu'aux jeunes femmes, bien nombreuses, d'ailleurs, parmi nos lectrices. M. B.

PARDONNEZ-NOUS...

Après de longs et fructueux voyages dans les deux hémisphères, le capitaine Morel, qui avait échappé à la fièvre de Bombay et à celle des Antilles, qui était sorti sain et sauf des griffes des perfides Ombayens, et de celles des féroces crocodiles des rivages de l'océan Indien, le capitaine Morel, qui avait échappé aux plus effroyables tempêtes, et qui, dans un calme plat, était resté, lui et ses hommes, quarante-deux heures sans une goutte d'eau douce et sans aucune espèce de nourriture, le capitaine Morel, ainsi que l'honorable et regrettable Dumont d'Urville, était venu mourir dans son pays, d'une mort aussi douloureuse que tragique : faisant un trajet d'une lieue dans ces grands bateaux non pontés, où les paysans embarquent avec eux chevaux et bestiaux, au débarcadère, un bouc, pris de frénésie, s'était élancé sur lui, et, d'un terrible coup de ses cornes dans le flanc, l'avait étendu mort aux pieds des autres voyageurs épouvantés !

M. Morel laissait une veuve et quatre enfants ; trois filles mariées : l'une à un capitaine au long cours, comme M. Morel l'avait été lui-même ; l'autre, à un négociant ; la plus jeune à un commis ; et un fils, l'aîné de tous, non marié.

Il ne serait pas exact de dire qu'avant la mort du capitaine une entière concorde régnait entre ces quatre personnes. Dès leur plus bas âge, la jalousie avait répandu ses souffles empoisonnés dans leurs âmes, et, depuis, n'avait cessé d'alimenter parmi elles

de sourds mécontentements ; chacun trouvait que les parents avaient fait plus de sacrifices pour les autres que pour soi. Chacun se disait le déshérité de l'amour maternel, comme si, hors de monstrueuses exceptions, aucun enfant était jamais déshérité de l'amour de sa mère ! et quand, tour à tour, on les avait écoutés se plaindre, leurs récriminations étaient telles que, forcément, elles se détruisaient les unes les autres.

Cependant, si l'union de cette famille n'était pas inaltérée, le père avait eu sur elle une assez grande autorité pour que, du moins, la mésintelligence n'éclatât qu'en de légères bouderies.

Mais à peine la pierre du tombeau était-elle refermée sur les restes de M. Morel, que la petite ville habitée par ses enfants retentit soudain de procès scandaleux. A voir ces quatre personnes s'arracher des lambeaux de l'héritage paternel, prendre feu et se disputer pour un mot, se rejeter la calomnie à la face, on n'eût jamais pu croire que c'était le même sang qui coulait dans leurs veines. Les actes notariés, les citations judiciaires, les sommations par huissiers, les consultations d'avoués et d'avocats se succédèrent, écornant grandement les maisons, les fermes et les bois de M. Morel, et les jours suivirent les jours, amenant d'autant moins de solutions satisfaisantes qu'il semblait qu'il y eût dans le pays des esprits malfaisants qui, à l'instant où les héritiers paraissaient sur le point de s'entendre, faisaient surgir des difficultés nouvelles et de nouvelles raisons de discorde.

Ces esprits malfaisants, qui transforment de simples désaccords en formidables haines, qui ne les connaissent? Tantôt, sous les traits d'une jeune fille étourdie, ils s'en vont, répétant à droite ce qu'à gauche ils ont entendu; tantôt, sous le masque de gens respectables et prétendant faire montre de bonne amitié, ils vous viennent abreuver d'amertume, au moyen de ce qu'ils appellent de charitables avertissements.

Ces esprits sont les flicaux des sociétés. Que de vieilles amitiés ils ont rompues! que de chastes et doux liens sur le point de se former ils ont brisés! que de réputations jugées inattaquables ils ont pourtant attaquées et amoindries! Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas la conscience du mal qu'ils font, ceux qui n'hésitent point à reporter à l'un ce que l'autre dit, devraient être condamnés à une quarantaine sévère et sans terme.

Des gens de cette espèce n'avaient point manqué de surgir entre les héritiers Morel; aussi, quinze mois après la mort du capitaine, non-seulement les deux tiers de la succession étaient restés aux griffes de la chicane, mais encore, à mesure que l'argent s'échappait de leurs mains, ces quatre personnes, s'accusant mutuellement de la ruine commune, se sentaient prises d'une telle rage, qu'elles ne se pouvaient plus rencontrer, sans que la colère et l'indignation vinsent ébranler tout leur être.

Des trois sœurs, l'aînée seule, la femme du capitaine Dourlens, avait une fille, qui, à l'époque où cette haine fraternelle semblait arrivée à son paroxysme, se disposait à faire sa première communion.

Anna-Cécile était une enfant rose et gaie, très-sensible, mais, pour le moins, aussi étourdie que sensible.

Comme une enfant qu'elle était, Anna-Cécile avait assisté aux tristes débats de sa famille, sans en comprendre la portée, et sans y prêter, d'ailleurs, une attention dont elle n'était pas susceptible, et, par suite, elle n'avait pas plus ressenti de chagrin de ces tristes sentiments de haine qu'elle ne les avait partagés.

L'époque de sa première communion venue, la jeune fille, très-préoccupée de la belle toilette qui lui était promise, était, il faut le dire, mal disposée pour cette sainte action; sans doute, elle aurait répété petit et grand catéchisme, sans en manquer un mot, mais l'esprit du livre n'avait point pénétré jusqu'à son cœur, lorsqu'un soir, par une faveur spéciale de son bon ange peut-être, elle, qui disait toujours ses prières très-vite, et sans nullement s'arrêter aux paroles que marmottaient ses lèvres, s'arrêta subitement à ce verset du *Pater Noster*, de cette divine prière, qui résume tous les cris de nos âmes : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés! murmura-t-elle à diverses reprises, et chaque fois, quelque chose d'aigu traversait son âme, ses yeux devenaient fixes; il était évident que, pour la première fois, ce verset éveillait en elle des idées qui l'épouvantaient.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle enfin, mais si maman ne pardonne pas à mon oncle Jean-Marie et à mes tantes Louise et Aline, vous ne lui pardonnerez donc pas, et les portes du Paradis ne s'ouvriront jamais pour elle? »

Et, accablée par cette pensée, l'enfant, à deux genoux devant son petit crucifix d'ébène, resta longtemps plongée en d'indicibles angoisses.

Elle se releva transformée!

A partir de ce jour, sur son charmant visage, d'où s'effacèrent les brillantes couleurs de la santé et l'épanouissement du sourire, ses parents remarquèrent une préoccupation dont ils s'étonnèrent autant qu'ils s'en inquiétèrent.

C'est qu'en effet, un désir ardent s'était emparé de cette jeune fille; un projet de bien difficile exécution la poursuivait sans cesse; elle voulait réconcilier sa mère avec son oncle et ses tantes, et elle ne désespérait pas d'y réussir.

Combien, désormais, ses prières furent ferventes! Elle sentait que c'était de Dieu qu'elle devait attendre l'assistance suprême, et elle ne lui parlait plus qu'avec un cœur embrasé d'amour. Ce n'était plus l'enfant dont les lèvres murmuraient à la hâte des paroles incompréhensibles; maintenant, le plus souvent, sa bouche restait close, mais, que de touchantes aspirations se lisaient dans ses regards humides et dans ses deux petites mains si étroitement enlacées! Les divins entretiens que ceux de cette âme et de son Créateur! Les doux parfums que ceux de cette naïve piété, et combien ils devaient ravir l'ange, chargé de les porter aux pieds du Saint des Saints! Les vénérables catéchistes qui, maintes fois, avaient déploré la légèreté d'Anna-Cécile, étaient émerveillés de sa métamorphose et se voyaient presque obligés de modérer son ardeur; celui qui la recevait au tribunal de la pénitence ne cessait, chaque fois, d'admirer quels miracles la charité peut opérer dans les cœurs.

Cependant, on était arrivé à la veille même du jour fixé pour la première communion. Anna-Cécile souhaitait ardemment cette journée, et l'attendait, à la fois, avec un certain tremblement; on lui avait dit qu'à l'instant où, pour la première fois, le jeune chrétien s'approche de la sainte table, les demandes qu'il adresse au Ciel sont exaucées; elle voulait demander à Dieu la réconciliation de sa mère avec son oncle et ses tantes, et, lorsque la pensée lui venait que ce qu'elle se proposait de demander lui serait accordé, son visage rayonnait d'une joie si pure, que ses parents s'en trouvaient éblouis et étonnés, tout éloignés qu'ils étaient de comprendre la véritable cause de ce rayonnement.

Préalablement, et comme pour préparer les voies à la chère réalisation de ses vœux, chaque fois que, sortant avec sa bonne, Anna-Cécile avait rencontré son oncle et ses tantes, elle leur avait adressé son plus doux sourire et leur avait fait sa plus belle révérence; il est vrai que, comme ce n'était pas son habitude, l'oncle et les tantes s'étaient imaginé, chacun à part soi, qu'elle se permettait de se moquer d'eux, et leur animosité pour madame Dourlens s'en était augmentée. Un jour même, l'oncle Jean-Marie impatienté, s'était avancé vers elle, la main levée, comme pour la châtier de son impertinence; mais sa main était retombée dans la poche de son paletot, et il était resté pétrifié devant un petit bouquet de violettes que, sans avoir témoigné la plus légère crainte, l'aimable enfant lui avait présenté à l'occasion de la Saint-Jean; il n'avait pu, même, empêcher sa main de sortir de sa poche, afin de recevoir le bouquet, et il avait

dû tourner sur ses talons, au plus vite, sinon il aurait été capable de prendre Anna-Cécile dans ses bras et de la couvrir de baisers!

Anna-Cécile en vint jusqu'à concevoir une idée audacieuse, et sut si bien endoctriner sa bonne, que celle-ci consentit à la seconder.

On sait qu'un touchant usage veut que, la veille de la première communion, l'absolution reçue, les enfants demandent à leurs parents, et, en général, à leurs supérieurs, un pardon semblable à celui que, par la bouche du prêtre, le Seigneur vient de leur accorder. Eh bien! il ne s'agissait de rien moins que d'oser aller chez l'oncle et chez les tantes, et d'implorer d'eux ce pardon!

« Allons d'abord chez la tante Louise, » dit à sa bonne Anna-Cécile, toute pâle de la démarche qu'elle hasardait.

Il est bon qu'on sache que la tante Louise était celle qui lui inspirait le moins d'attraction et de sympathie; la tante Louise était raide, elle avait l'abord dur et le ton revêché, bien qu'au fond elle ne fût point dépourvue de qualités. La tante Aline ne la voyait pas et, néanmoins, subissait l'influence de ses décisions; Anna-Cécile le sentait et devinait que, si la tante Louise ne la repoussait pas, elle n'en aurait que plus de chance auprès de la tante Aline.

Et la voilà cheminant vers la rue habitée par cette terrible tante Louise, le cœur lui battant bien fort, en même temps que son esprit arrangeait, dérangeait, reconstruisait les phrases par lesquelles elle prétendait l'aborder et l'adoucir, et qu'elle cherchait à se rappeler ses physionomies les plus sévères, afin, le cas échéant, de n'en être pas ébranlée.

Voici la rue de la tante Louise; voici sa maison; maison de calme apparence, qui ne dit rien des orages qui se passent dans les cœurs; mais, quelle est cette fenêtre ouverte? N'est-ce pas celle de la chambre à coucher de la tante Louise? n'est-ce pas la tante Louise elle-même qui s'y trouve?... Qu'est-ce donc? La fenêtre se referme violemment, une porte s'ouvre avec fracas, des pas rapides se font entendre dans l'escalier; Anna-Cécile avance, se soutenant à peine, mais elle n'a pas franchi la moitié du premier étage, qu'un accent de colère vient, à la fois, frapper ses oreilles et son cœur:

« Sortez! sortez! ne montez pas une marche de plus, crieait la tante Louise. Votre mère vous envoie-t-elle ici faire métier d'espion? Sortez, petite impudente, sortez! »

Et, d'un geste impérieux, elle désignait la porte de la rue, et l'enfant, frémissante de terreur, repassait ce seuil inhospitalier, et, bientôt, en proie à une douleur convulsive, elle tombait dans les bras de sa bonne, qui la ramenait presque mourante au logis.

La tenacité d'une pensée dominante, les ébranlements intimes et cachés qui en ressortent, cette dernière et violente émotion, c'était plus qu'une organisation d'enfant n'en pouvait supporter; Anna-Cécile fut prise d'une fièvre violente et de transports au cerveau, qui la tinrent huit jours entre la vie et la mort. Parfois elle disait, avec des accents qui faisaient frissonner, ce verset qui avait eu sur elle une si puissante action.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Et, alors, ses regards étaient sévères et menaçants. D'autres fois, elle le répétait avec une voix attendrie, qui arrachait des pleurs à ceux qui l'entouraient. Et puis, c'étaient ses terreurs pour le salut de sa mère, de son oncle et des tantes; c'étaient d'ingénues et touchantes prières pour leur réconciliation; des cantiques d'actions de grâces, sur des modulations divines et que personne n'avait jamais entendues, lorsqu'elle s'imaginait cette réconciliation accomplie; c'étaient de tendres adorations adressées au Dieu, qu'entourée de ses compagnes, il lui semblait recevoir; adorations au milieu desquelles le verset du pardon ne cessait de revenir; et tout cela entremêlé des cris que lui arrachait la souffrance!

Au bout du second jour, madame Dourlens était vaincue, et, penchée sur le bord du petit lit de douleur, elle promettait à Dieu et à son enfant, d'effacer de son cœur tout sentiment de haine, et d'aller au-devant de tout ce qui pourrait amener une réconciliation sincère et durable entre elle, son frère et ses sœurs.

Si cette promesse coûta à son orgueil de sœur aînée et à sa conviction d'avoir le bon droit de son côté, elle en fut largement récompensée par le bonheur qui, à cette promesse, illumina le visage d'Anna-Cécile. Sur-le-champ, elle voulut mettre sa bonne résolution à exécution, et elle écrivit à celle de ses sœurs qu'il était le moins facile de gagner, à la terrible tante Louise.

Hélas! la lettre lui revint, sans avoir été décachetée!

Une seconde, une troisième lettre eurent le même sort!

Désespérée de l'inutilité des démarches de sa mère, Anna-Cécile eut un redoublement d'accès. Madame Dourlens était au désespoir.

« Que faire, mon Dieu? Que faire? » s'écriait-elle. Et Anna-Cécile répondait à ses cris par le terrible verset.

Sur ces entrefaites, l'oncle Jean-Marie, qui avait appris la gravité de l'état d'Anna-Cécile, et qui ne pouvait se rappeler sans émotion le petit bouquet de la Saint-Jean, cédait à son inquiétude, et entrait dans la chambre de la petite malade, à l'instant même où madame Dourlens cherchait en vain, dans sa tête affaiblie par la douleur, les moyens de vaincre la résistance de sa sœur.

« Ah! fit-elle en apercevant Jean-Marie, Dieu t'envoie! »

Et elle le conduisit vers le lit d'Anna-Cécile.

Devant ce charmant visage amaigri et ces grands yeux bruns qui le regardaient sans le reconnaître, l'oncle Jean-Marie sentit ses jambes se dérober sous lui.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » articula nettement Anna-Cécile, de sa voix vibrante.

L'oncle Jean-Marie n'y tint plus.

Déjà, dans toute la ville, on connaissait la cause du mal auquel était près de succomber la petite-fille du capitaine Morel, et ces bruits étaient, naturellement, venus aux oreilles de l'oncle et des deux tantes. Le verset que répétait l'enfant était la confirmation de ces bruits.

Jean-Marie ne dit pas un mot, mais il se retourna vers sa sœur, les bras tout grands ouverts, et, après

l'avoir serrée sur sa poitrine, après que leurs larmes se furent mêlées, il s'en sépara brusquement et sortit.

Où allait-il ?

Madame Dourlens, absorbée par les soins que réclamait sa fille, ne se le demanda pas longtemps ; d'ailleurs, Jean-Marie et elle avaient pleuré ensemble, leurs cœurs avaient battu l'un contre l'autre, c'était là un pacte d'union sacré, bien que tacite, auquel Jean-Marie ne pouvait faillir.

En effet, près de ce petit lit où madame Dourlens avait abjuré toute haine, Jean-Marie, lui, avait fait un autre serment ; il avait fait le serment d'y amener ses deux autres sœurs, et ce serment, il l'accomplissait.

Les raisons puissantes, les paroles de conviction, les appels éloquentes que lui inspira sa sainte mission, personne ne nous les a révélés, mais Dieu lui-même dut mettre sur ses lèvres la persuasion qui ébranle et entraîne, car, après trois conférences, la tante Louise prit son chapeau et son châle, et l'accompagna chez la tante Aline, qui n'hésita point une minute à faire ce que faisait sa sœur, de sorte que, quelques instants plus tard, tous trois entraient chez madame Dourlens.

Anna-Cécile dormait. Quand elle rouvrit les yeux,

elle aperçut et reconnut, veillant sur son sommeil, sa mère, son oncle et ses tantes !

« Le beau rêve ! » murmura-t-elle.

Mais comme elle se sentit les joues et les mains couvertes de baisers et de larmes ; elle se dressa sur son séant, elle palpa les quatre têtes qui se penchaient vers elle, comprit que ce n'était point un rêve, et l'excès du bonheur la fit retomber défaillante sur son lit.

Un grand cri, formé de quatre cris déchirants, retentit dans la petite chambre. Sa mère, son oncle et ses tantes la croyaient morte.

Elle rouvrit sa paupière appesantie où perlait une larme.

« Vous n'êtes plus fâchés, murmura-t-elle, Dieu me fera la grâce de vivre ! »

Et elle vécut ; et six semaines après ceci, faisant, par une faveur spéciale, cette première communion qu'elle n'avait pu faire en grande pompe, mais à laquelle, néanmoins, toute la ville assista, l'ineffable douceur lui fut donnée de voir auprès d'elle, à la sainte table, sa mère, son oncle Jean-Marie et ses tantes Aline et Louise, dorénavant et à jamais unis en Dieu et par elle ! M^{me} ADAM BOISGONTIER.

LES BATONS FLOTTANTS

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !

I

C'était vers la fin de l'hiver, au moment où les réunions, les fêtes et les plaisirs redoublent de fréquence et d'éclat ; le printemps allait arriver, les lustres des salons jetaient leurs derniers feux, et les fleurs des champs, les fleurs des jardins allaient remplacer ces pauvres arbustes mercenaires, produits maladifs de l'industrie parisienne, qui étalent dans les vestibules et les escaliers leurs fleurs sans parfum, et vivent l'espace d'une soirée.

Deux jeunes filles en toilette de bal étaient debout dans un petit salon de travail ; à en juger par l'impatience que la plus jeune témoignait franchement, elles devaient attendre depuis quelque temps déjà, et cependant elles n'étaient point assises. S'asseoir, en toilette de bal ! risquer de froisser ces robes de tulle blanc, dont la fraîcheur était le seul ornement ! Cependant l'aspect de ce petit salon était bien fait pour engager au repos, et il offrait mille ressources pour tromper l'attente et faire passer doucement les heures. Un grand feu brillait dans la cheminée ; une table ronde était chargée de livres, d'ouvrages commencés et d'albums de dessins ; un petit piano ouvert portait sur son pupitre une sonate de Haydn dont le titre disparaissait à moitié sous un *quadrille des Lanciers*.

Tous ces objets chers et familiers attirèrent enfin l'attention de l'aînée des jeunes filles, et elle se dirigea vers un fauteuil placé près de la table, qu'éclairait une grande lampe à abat-jour de porcelaine ; elle

s'asseyait déjà, lorsqu'un petit cri d'effroi poussé par sa sœur, lui fit quitter précipitamment son siège.

« Pauline, ta robe ! Tu oublies ta robe ! Vois quels plis a déjà pris ta troisième jupe ! Peux-tu songer à t'asseoir ? »

— Je suis fatiguée de ne rien faire, et j'aime mieux attendre en travaillant. Fais comme moi, tu n'es pas encore gantée, prends ton ouvrage et tu attendras plus paisiblement l'arrivée de notre père. Tu sais bien que, lorsqu'il est en affaire, on ne peut jamais prévoir quand il sera libre.

— C'est parce que je le sais, que je me désespère. O mon Dieu ! il me semble, en te voyant tranquillement assise et travaillant, qu'il faut en prendre son parti, et renoncer au bal ; je ne puis t'imiter, ma broderie irait de travers, et je ne pourrais lire une demi-page. Nous allions partir, mon père était là, tout prêt, tout ganté, son chapeau à la main, lorsqu'un étranger sonne, entre, l'enlève sous nos yeux et le séquestre depuis... depuis un siècle !

— Depuis dix minutes, dit Pauline en souriant et en indiquant la pendule ; quant à cet étranger, tu sais bien qu'il s'est fait annoncer comme un vieil ami ! et qu'au seul son de sa voix notre père nous a quittées précipitamment et s'est jeté dans ses bras.

— Je sais tout cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de me demander de quel droit on retient un père loin de ses filles...

— Et celles-ci loin du bal, dit M. Bertaux en ouvrant la porte du salon.

— Ah! papa, enfin vous voilà! Vite, vite, partons; tiens, Pauline, voilà ton burnous, je me gauterai en voiture.

— Doucement, dit M. Bertaux, tu nous permettras bien de causer pendant quelques moments; je crois que Cécile a été bien mutine, ajouta-t-il, en regardant sa fille aînée.

— Elle était si inquiète, en pensant que cette visite pouvait se prolonger!

— Si je suis déjà prêt, c'est mon visiteur que vous devez remercier. Il avait entrevu vos toilettes et n'a point voulu prolonger une conversation que, pour ma part, j'aurais volontiers fait durer. C'est l'un de mes plus anciens amis, l'un des hommes que j'estime le plus, en un mot, c'est M. Simon.

— Lui, que vous n'aviez pas vu depuis dix ans! ah! nous aurions attendu volontiers...

— Il vient dîner demain avec nous, il nous contera ses voyages, ses travaux; en attendant, je l'ai engagé à envoyer ce soir, au bal, son neveu Maurice; ma cousine sera enchantée, comme toute maîtresse de maison, d'avoir un danseur de plus. Et vous? dit-il en interrogeant ses filles, toi surtout, Cécile, que je vois déjà encapuchonnée et ne disant mot, de peur de prolonger la conversation et de retarder le départ, tu ne dédaigneras pas un excellent danseur, qui ne biouillera pas les figures des *Lanciers*, et saura faire convenablement ses saluts? Une bonne invention, par parenthèse, ajouta M. Bertaux, en boutonnant son paletot; en habituant les jeunes gens à saluer, ce quadrille va peut-être leur enseigner à être polis.

— Je ne réponds pas, je ne dis plus un mot que nous ne soyons en voiture, dit Cécile du fond de son capuchon. Oh! cher papa, il est onze heures et quart!

— Eh bien, partons!

— Partons! s'écria Cécile qui était déjà dans l'antichambre.

II

Le bal de madame Lemayer était ce que sont tous les bals; beaucoup de personnes qui ne se connaissent pas et se rencontrent sans cesse; quelques personnes qui se connaissent et ne peuvent se rejoindre; le principal salon envahi par les danseuses; les pères et les maris expulsés par la nécessité de réserver aux toilettes l'espace nécessaire à leur développement; peu de plaisirs, beaucoup de mécomptes. On venait de danser un quadrille, une polka commençait; M. Bertaux qui ne voulait pas sacrifier à la mode, avait interdit à ses filles les polkas, rédozas et schotichs. Il avait réussi à se placer près de Pauline et de Cécile: « Voyez donc le beau coup d'œil, leur disait-il, voyez ces danseurs qui ne peuvent saisir ce rythme étranger, qui sautent, s'arrêtent à contre-temps, qui, ne pouvant avancer dans ces salons encombrés, s'agitent sur place, s'en vont dans de petits coins, et, pour s'en tirer, cognent leurs danseuses contre les murs et les portes, les jettent en passant à un autre danseur, et essaient d'attraper au vol la dame que celui-ci lui renvoie en échange... le beau spectacle! Je ne pourrais, pour ma part, me décider à vous voir regagner vos places avec vos cheveux en désordre, votre toilette froissée, et vos pieds éclopés dans cette bagarre.

— Combien vous avez raison, monsieur! lui dit un grand jeune homme à figure fine, qui salua respectueusement les jeunes cœurs, et serra la main de M. Bertaux. Pourquoi chacun ne fait-il pas ces réflexions sensées?... les réunions y gagneraient, comme aspect et comme plaisir. Mais tout se tient en ce monde, et pour expliquer ce qui nous choque à bon droit, peut-être faudrait-il remonter jusqu'à certaines causes morales. Avez-vous remarqué, en effet, que l'on a écarté depuis quelques années ces danses où figuraient un grand nombre de danseurs, se livrant en commun à des évolutions gracieuses et courtoises? Chacun pour soi, telle est la devise de tous ces couples *polkeurs* et sauteurs; aucun obstacle ne les arrête; tant pis pour ceux qui se trouvent sur leur chemin; dans la noble ardeur qui les entraîne ils ne tiennent compte ni des pieds qu'ils écrasent, ni des femmes qu'ils heurtent, et au bal comme partout, ils semblent croire que le mot *convenances* signifie ce qui leur convient.

— Je vois avec plaisir, dit M. Bertaux, que je ne suis pas seul de mon avis; je crains quelquefois de me laisser dominer par la manie des vieilles gens, qui est de médire du temps présent; votre jugement sur vos contemporains me rassure, en me prouvant que je ne me trompe pas absolument. »

Une dame âgée dont le visage était encadré de belles boucles blanches s'approchait en ce moment de M. Bertaux en compagnie d'un jeune homme, dont la contenance décelait un peu de timidité. C'était madame Lemayer. « Mon cousin, dit-elle, je viens de rencontrer Monsieur dans le premier salon; il vous demandait à tous les échos d'alentour, afin de vous faire procéder à une présentation officielle près de moi, je lui ai offert de le conduire vers vous, et je vous l'amène, afin que vous me le présentiez définitivement.

— M. Maurice Simon, dit M. Bertaux en souriant; Madame Lemayer ma cousine.

— Cette formalité était à peu près inutile, dit madame Lemayer, il y a trop longtemps que nous connaissons monsieur votre oncle, pour que son neveu ait besoin près de moi d'une recommandation autre que son nom. Mais voici un quadrille de *Lanciers*, voyons, Pauline, avec qui danses-tu?

— Ma tante, je suis encore trop maladroite pour m'exposer à mécontenter tout le quadrille, je resterai près de mon père.

— Et toi, Cécile, te méfies-tu aussi de tes forces?

— Si je suis bien conduite, dit celle-ci en souriant.

— Voulez-vous me permettre d'essayer, mademoiselle? dit Maurice, en lui offrant sa main.

Cécile accepta, et prenant place au quadrille, elle prouva bientôt que si elle avait paru douter d'elle-même, c'était seulement par excès de modestie.

« Puisque M. de Gontheraut, dit madame Lemayer en désignant le premier interlocuteur de M. Bertaux, nous fait souvent le plaisir de faire partie de notre petit cercle de famille, il faut lui faire connaître les amis que mon cousin vient de retrouver; vous saurez donc qu'il y avait deux frères du nom de Simon; l'aîné, père du jeune Maurice, que vous venez de voir, était propriétaire d'une fabrique fort importante; le second était un ingénieur de mérite. M. Simon aîné mourut d'apoplexie foudroyante en apprenant sa ruine, causée par les événements de 1848; il laissait des affaires très-embarrassées; M. Simon jeune s'est expatrié; il a été en Prusse, en Saxe, en

Antriche, que sais-je ? Il a construit des chemins de fer, creusé des canaux, exploité des mines... Bref, il a gagné beaucoup d'argent et a pu faire honneur à tous les engagements de son frère aîné.

— Quant à Maurice, reprit M. Bertaux, passant d'une vie de luxe et de loisir au travail le plus aride, il s'est associé, dans la mesure de ses forces, à la tâche entreprise par son oncle. Il a débuté par être teneur de livres avec deux mille cinq cents francs d'appointements, et Simon me disait combien il était touché en recevant chaque année les mille francs que son neveu lui envoyait sur son humble salaire; Maurice est monté en grade; il est aujourd'hui l'un des meilleurs employés d'une grande entreprise industrielle; tout est payé, et c'est pour eux désormais que travaillent nos deux amis.

— Ils ont fait leur devoir, dit M. de Gontheraut d'un air pénétré; mais ce devoir, obscurément, courageusement accompli, est une chose si respectable, que je serais heureux d'avoir l'occasion de leur serrer la main.

— Cette occasion est toute trouvée, dit madame Lemayer en s'éloignant, venez nous trouver demain soir chez mon cousin, nous y serons tous.

— Si monsieur Bertaux veut ratifier cette invitation....

— Vous savez bien, dit celui-ci, que ma cousine a plein pouvoir chez moi, et si notre cercle de famille ne vous rebute pas, par la monotonie de ses habitudes....

— Il n'est pas besoin, monsieur, de protester contre ce doute; j'ai peut-être usé trop fréquemment de la permission d'aller vous voir. Vous m'excuseriez, si vous saviez de quel prix est pour moi, votre intérieur si doux, si calme. C'est un grand et rare bonheur, en effet, de trouver au milieu de Paris, une cordiale intimité à laquelle on peut recourir dans ces moments de lassitude si fréquents dans la grande ville; cela repose l'esprit fatigué des fades et vides banalités que l'on échange sans cesse; cela satisfait le cœur, heureux d'écarter enfin tous ces semblants de bienveillance et d'intérêt, fausse monnaie de convention que l'on se passe sans leur accorder aucune importance. Trop souvent ici l'esprit est satisfait aux dépens du cœur, et c'est une rare bonne fortune que j'estime plus que personne, de rencontrer des natures si heureusement douées, que la loyauté et la bonté n'excluent pas en elles les ressources de l'intelligence.

— Sans accepter, monsieur, celles de vos paroles qui me semblent inspirées par la courtoisie plutôt que par la vérité, je vous remercie de leur sens bienveillant, dit M. Bertaux, et je vous prie de croire que vous serez toujours le bienvenu chez moi. »

III

M. de Gontheraut avait ce grand talent de partager toujours, sans platitude et sans fadeur, les opinions de son interlocuteur, dont il pénétrait instantanément les goûts et les sentiments; il les adoptait et les renvoyait embellis de grâces imprévues, relevés par des définitions élégantes, et jouait dans la conversation le rôle d'un réflecteur qui reproduit un

foyer de lumière et en décuple l'importance. C'était, du reste, un homme de bonne compagnie, et qui savait si bien se plier aux habitudes les plus opposées, que son succès était universel; quelques mots lancés çà et là, des demi-confidences soigneusement préparées, avaient fait comprendre à ceux qui le connaissaient, qu'il s'occupait de travaux littéraires, dont l'importance devait le placer au plus haut rang de la presse contemporaine. On est tolérant à Paris pour ceux qui plaisent et amusent, et l'on n'approfondit guère le côté sérieux de leur existence, soit par indulgence, afin de ne rien apercevoir qui puisse détacher d'eux, soit par égoïsme, afin d'être dispensé de leur être utile. On croyait donc M. de Gontheraut sur parole, et il escomptait la renommée qui devait un jour s'attacher à son nom. Il se posait un peu en homme supérieur, mais avec tact et discrétion, et sans s'exposer à attirer une analyse moqueuse, par des prétentions déplacées. Il était temps, du reste, que son talent se fit jour; M. de Gontheraut avait plus de trente ans, mais il allait au-devant des doutes et des réflexions, en exprimant hautement son dédain pour ces intelligences précoces, qui se hâtent de produire une œuvre avant d'avoir eu le temps et l'occasion d'étudier l'âme humaine.

Il se rendit chez M. Bertaux le lendemain soir et y trouva madame Lemayer installée à une table de whist avec M. Simon et son cousin. Les deux sœurs travaillaient en causant avec Maurice.

« Vous devez être fort heureux de vous retrouver à Paris, lui disait Pauline.

— Très-heureux, en effet, mademoiselle, de retrouver les anciens amis de ma famille; mais sans eux je regretterais le calme de la ville que je viens de quitter.

— Cependant Paris est le seul lieu où puisse vivre un homme intelligent, dit M. de Gontheraut. C'est ici seulement que l'on trouve ces richesses artistiques qui sont une éternelle source d'études et de jouissances; ces ressources intellectuelles, toujours renaissantes et intarissables, comme les eaux d'un beau fleuve qui reflète tous les aspects de la cité qu'il embellit et enrichit. Peut-on vivre sans se tenir au courant des recherches de l'esprit humain, sans se rendre compte de la voie qu'il parcourt, du but vers lequel il tend? Peut-on vivre sans lire beaucoup, sans lire trop?

— Oui, monsieur, répondit Maurice; il y a bien six mois que je n'ai ouvert un autre livre que mes livres de comptes. »

M. de Gontheraut fit un geste d'étonnement. « Quoi! dit-il, vous n'éprouvez pas le besoin de vous distraire avec les fictions de quelque brillant romancier, ni le désir de chercher parmi tous les talents contemporains, celui qui saura réunir l'austérité et la passion, la raison et l'imagination, qui, familiarisé avec la véritable philosophie, pourra assigner à chaque mouvement de l'âme sa véritable cause et son but final? »

— Quand j'ai travaillé dix heures par jour, répondit posément Maurice, j'ai la vue et l'esprit trop fatigués pour m'enfermer avec des livres. J'ai besoin d'air, de mouvement, et si j'ai quelques heures de liberté, je vais chasser, ou me livrer à quelque autre exercice violent.

— Cependant, les besoins de l'esprit sont tout aussi

impérieux que ceux du corps, reprit doucement M. de Gontheraut, et je suis certain que vous lisez pendant la nuit, pendant l'insomnie....

— L'insomnie ? interrompit Maurice, je n'en ai jamais ; mon sommeil n'est point agité et n'est interrompu que par l'obligation de me lever de grand matin.

— Nous allons bientôt partir, disait M. Bertaux, j'espère, Simon, que tu viendras nous voir souvent avec Maurice ; les campagnes avoisinant Paris sont quelquefois moins éloignées que certains quartiers de la ville ; en trois quarts d'heure vous serez à notre porte.

— Et vous, monsieur, dit madame Lemayer à M. de Gontheraut, vous disposez-vous à quitter Paris ?

— Mon médecin l'exige, madame, et mes travaux réclament un peu de solitude et de paix ; mais je suis si embarrassé de choisir entre de nombreuses invitations, également aimables, que je ne sais si je ne prendrai pas le parti de n'en accepter aucune.

— J'espère que vous m'excepterez de cette mesure énergique ; je ne vous tiens pas quitte de votre promesse, et vous viendrez passer quelques jours avec moi. Mon habitation est à quelques minutes seulement de celle de mon cousin, nous nous retrouverons tous rassemblés comme en ce moment.

— Je suis toujours si heureux d'être près de vous, madame, que je ne songe guère à me priver du seul plaisir que je me promette cet été. M. Bertaux voudra bien me permettre de l'aller visiter... A part votre famille, je ne verrai personne, et toutes mes connaissances étant disséminées, je trouverai, en restant à Paris, la tranquillité et l'isolement que ma santé et mes travaux exigent impérieusement.

Quelques jours après cette soirée, M. Bertaux, fidèle à ses habitudes, quittait Paris pour s'installer à la campagne. Sa cousine, moins pressée, avait retardé son départ. Aussi les premiers jours parurent maussades à la famille Bertaux. Qui n'a éprouvé ce vide énorme causé par la brusque interruption de relations agréables ? L'échange presque quotidien des pensées, des opinions, la communication des petits événements de la vie, créent peu à peu des liens tout puissants qu'on nomme les habitudes, qui sont les racines même de l'existence, et auxquels on ne peut toucher sans causer un malaise profond. M. Bertaux était chez lui avec ses filles, et cependant il regrettait son petit cercle d'amis ; il aimait paternellement Maurice, son ami Simon lui manquait, enfin, la compagnie de M. de Gontheraut lui était fort agréable pour causer politique et parler de la décadence des mœurs. Nul visage connu n'apparaissait, et il se promenait un jour dans son jardin solitaire, avec un peu de ressentiment contre les amis qui le négligeaient, lorsque la voix de Cécile, qui était à la fenêtre de sa chambre, vint interrompre ses réflexions.

« Voici une visite, lui disait-elle ; quelqu'un de Paris, car la voiture du chemin de fer s'est arrêtée à notre porte.

— Enfin ! se dit M. Bertaux. Qui vois-tu venir, sœur Anne ?

— Je ne vois guère d'herbe qui verdoie, parce que nous sommes toujours trop pressés de venir à la campagne, mais je vois M. de Gontheraut »

C'était lui en effet, et M. Bertaux l'accueillit avec la

satisfaction d'un maître de maison, charmé de rompre la monotonie de ses journées, et de montrer une jolie maison et un beau jardin. M. de Gontheraut tenait le premier numéro d'un journal qui faisait son apparition : l'article de critique littéraire était signé par lui. Il faisait partie de la rédaction de ce journal, et apportait à M. Bertaux son coup d'essai. Cet article, écrit d'un style solennel et pédant, passait en revue tous les écrivains contemporains ; il reprochait à l'un sa froideur, à l'autre son emportement ; celui-ci était privé de tout sens moral ; celui-là, au lieu de planer dans l'espace avec la force et la majesté de l'aigle, était retenu à terre par des sentiments vulgaires et bourgeois. Bref, il vous était démontré que l'on ne pouvait s'intéresser à aucune de leurs œuvres, et ceux qui y avaient trouvé un plaisir quelconque, étaient accusés et convaincus de méconnaissance l'art, d'ignorer ces délicatesses d'un esprit que rien ne satisfait, ces exigences de l'âme qui aspire à l'infini, et qui dédaigne et repousse tout ce qu'elle juge, tout ce qu'elle comprend.

Cette brève analyse suffira pour faire comprendre que M. Bertaux lut cet article par politesse pour l'auteur, plutôt que par intérêt pour l'œuvre ; il le parcourut pendant que ses filles faisaient visiter le jardin à leur hôte. Il avait bien, à part lui, quelques petites objections à faire, mais il était trop satisfait de la distraction que lui apportait la compagnie de M. de Gontheraut, pour les formuler avec la franchise qui lui était habituelle. Plaisant judicieusement, se disait-il en rejoignant ses filles ; singulière conclusion ! C'est absolument comme si je faisais arracher ce pêcher, parce qu'il ne me donne pas des poires, et ce poirier, parce qu'il ne produit pas des pêches. « Tiens, Pauline, dit-il à sa fille, voici un article de M. de Gontheraut ; cela est un peu sérieux, mais à vingt et un ans, on peut lire autre chose que le *Petit Poucet*. » Pauline prit le journal avec émotion. M. de Gontheraut revêtait à ses yeux des proportions énormes ; c'était un écrivain ! Peut-être un homme de génie dont le nom deviendrait célèbre... et il était là, à causer simplement avec deux jeunes filles !

« Je vous félicite, disait M. Bertaux, ou plutôt je félicite la rédaction dont vous faites partie. J'ai eu le plus grand plaisir à vous lire. Cela doit vous être fort bien payé. »

Pauline rougit pour son père, en apercevant un sourire sur le visage de M. de Gontheraut. « Payé ! dit-il, c'est là une considération fort secondaire ; quand on a des convictions, on se voue à leur propagation, sans s'arrêter à cette question du salaire. Cela viendra peut-être plus tard. J'avoue que, jusqu'à présent, je ne m'en suis pas préoccupé. »

Pauline applaudissait intérieurement à ces paroles. La nature l'avait douée d'une de ces belles âmes toujours disposées à supposer chez les autres les nobles vertus qui les animent. Aucun sentiment d'égoïsme ou de vanité n'avait trouvé place dans son cœur ardent et dévoué, et l'on ne pouvait guère lui reprocher que l'excès même de ses qualités. En effet, les plus nobles mobiles peuvent égarer un esprit inexpérimenté, et la nature a placé les enfants sous la garde de l'expérience des parents pour diriger leurs vertus autant que pour réprimer les défauts. La raison de Pauline ne combattait que faiblement ses sentiments, et comme ceux-ci étaient purs et élevés, elle ne songeait pas à

se délier de leurs conséquences; elle aurait fait les sacrifices les plus importants, sans réflexion et sans examen, se reposant sur la droiture de ses intentions, et ignorant, hélas! que l'effet n'est pas toujours en rapport avec la cause, que le dévouement le plus généreux peut être à la fois inutile et dangereux.

Toutes les idées généreuses exprimées par M. de Gontheraut trouvaient un écho en elle; elle admirait à la fois son désintéressement, l'énergie de ses convictions, la douceur de ses manières. Il proférait rarement une parole de blâme ou même de désapprobation, et ce qui aurait paru affecté ou suspect à ceux qui, ayant quelque expérience de la vie, auraient vu que l'on déteste le mal quand on aime le bien, charmait Pauline, en lui présentant le principal trait de son caractère, c'est-à-dire l'exagération de tous les nobles sentiments.

M. de Gontheraut fut charmant ce jour-là, comme toujours; à la fois sérieux et plaisant avec M. Bertaux, respectueux et grave avec Pauline, gai et rieur avec Cécile, il ravit ses hôtes, et fut vivement engagé à renouveler sa visite; ce qu'il ne manqua pas de faire. Les messieurs Simon vinrent aussi; mais toujours occupés, ils ne donnaient à leurs amis que quelques heures, employés le plus souvent en détails industriels et financiers qui intéressaient M. Bertaux, mais paraissaient fastidieux à ses filles. Maurice était si naturellement bon, qu'il ne songeait pas à le paraître. Il était timide d'ailleurs, et l'étalage de sentiments qu'il pensait devoir être communs à tous les hommes, lui semblait inutile et choquant. Quand il avait rendu autour de lui tous les petits services que commande la véritable politesse, celle qui consiste à préférer constamment les autres à soi, et qui comporte tant de qualités délicates et de sentiments généreux, qu'elle est presque une vertu; cette politesse que l'on ne possède qu'en étant parfaitement bon, et que les égoïstes seuls raillent en affectant de la confondre avec l'hypocrisie; quand il avait cédé la meilleure place, qu'il avait écouté avec complaisance des discours oiseux, quand il avait laissé le champ libre à toutes les petites prétentions, il se mettait volontiers au second plan, soit par timidité, soit par hauteur, et peut-être ne pouvait-on mieux définir son caractère que par le mélange de ces deux sentiments qui ne sont opposés qu'en apparence.

Quelque temps s'était écoulé. Le mois de juillet était revenu avec toutes ses splendeurs. Le soleil s'était levé radieux, et chacun, dans l'habitation de M. Bertaux, saluait l'une de ces journées où la terre et le ciel présentent tant d'éclat, de couleurs radieuses et de parfums pénétrants, que les âmes les plus rebelles se laissent aller au charme qui émane de toutes choses. Madame Lemayer avait deux ou trois visiteurs, parmi lesquels se trouvait M. de Gontheraut, arrivé depuis la veille, et tout le monde devait se réunir pour faire une promenade dans les bois.

Cécile fut prête la première, selon ses habitudes, et réussit, à force de gronder sa sœur et de presser son père, à partir quelques moments avant l'heure convenue. On allait chercher madame Lemayer et ses hôtes, et l'on ne devait quitter le bois que pour revenir dîner. Le temps était magnifique, et en face des splendeurs de cette belle journée, la gaieté des uns augmentait, et les autres sentaient diminuer leurs soucis. M. de Gontheraut seul paraissait accablé à

tel point, que Pauline lui demanda s'il était souffrant.

« Oh! mon Dieu, pas plus qu'à l'ordinaire, répondit-il en rêvant; mais je suis contrarié d'avoir à livrer un travail important, et de ne pouvoir m'y mettre sérieusement. Que me manque-t-il, pourtant? Ne suis-je pas dans les meilleures conditions pour produire une œuvre,—je n'ose dire remarquable,—mais consciencieuse? Une existence calme, la campagne, cette éternelle source d'inspirations, des amis excellents et qui pourraient me servir de guides et de conseillers pour toutes ces nuances délicates qui viennent du cœur et qui y vont si sûrement. — Qu'est-ce donc? Pourquoi ce découragement, pourquoi ce vide dans mon cerveau? Peut-être parce que je n'ai personne près de moi qui soit directement intéressé à mes luttres et à mes succès... »

— Vous avez des amis, monsieur, vous le disiez tantôt.

— Sans doute; mais rien ne remplace ces sentiments tout-puissants que créent les liens de famille. Si j'avais une mère, — une sœur, qui puissent être frères un jour de porter mon nom, je sens que leur tendresse, que la perspective de leur joie, la certitude de leur affection décuplraient mes forces, et que j'arriverais peut-être... Mais je suis seul; je ne saurais me faire à une gloire égoïste et solitaire, et je resterai ce que je suis, — ignoré et délaissé... Pardon, mademoiselle, je vais trop loin; je vous ai parlé de moi, c'est un manque de savoir-vivre dans notre monde parisien; j'ai oublié un moment que je n'étais qu'un parasite au milieu des affections qui entourent votre foyer; j'ai oublié que je devais l'intérêt que me témoigne votre famille uniquement à ce sentiment sublime qui s'appelle la charité. Je suis quelquefois tenté d'en repousser les consolations, non par ingratitude, ah! croyez-le bien, mais parce qu'une âme fière et tendre ne saurait se contenter de ce sentiment qui s'adresse non à l'individu, mais à l'espèce. J'ai oublié que je n'étais qu'un indifférent, accueilli aujourd'hui, oublié demain... L'affection est une si douce chose, qu'il est difficile de s'en tenir aux semblants qui suffisent aux gens du monde, exacts à ne rien demander, de peur d'être eux-mêmes mis en demeure de donner quelque chose; moi qui ne puis me contenter d'un langage vain et vide, je mets amicalement ma main dans la main qui est tendue vers moi, et je m'expose souvent à être déçu, — ou indiscret comme en ce moment.

— Et pourquoi, monsieur, dit Pauline avec émotion, pourquoi n'auriez-vous point confiance dans l'affection qui vous est témoignée par notre famille? Pourquoi la confondre avec ces formules banales que l'on accepte et que l'on répète sans y attacher d'importance? Madame Lemayer, mon père, ses amis, tout le monde, ici, s'intéresse à votre bonheur.

— Tout le monde, mademoiselle? Quelle bonne parole vous venez de prononcer! Puissé-je y croire toujours comme en ce moment, je n'aurais plus de découragements à redouter! »

Pauline fut un peu troublée; il lui semblait n'avoir rien dit que de fort simple. D'où venaient donc cette satisfaction, cette reconnaissance exprimées par M. de Gontheraut? Elle ne put s'empêcher d'y penser pendant toute la promenade, et le soir, pendant le whist que l'on faisait faire à madame Lemayer, M. de Gon-

theraut augmenta son trouble en reprenant la conversation du matin. « Vous étiez faite pour partager l'existence d'un artiste, lui dit-il; vous l'auriez reposé de ses lassitudes, calmé dans ses angoisses, et comme vous auriez été à la peine, vous seriez à l'honneur (1); c'est vous qui feriez ses succès et vous en jouiriez plus que lui-même. Mais votre destinée est bien différente; vous appartenez à une famille riche, qui fuira pour vous ces combats, ces revers, ces triomphes, qui sont cependant la seule atmosphère où l'âme agit, se développe, existe enfin. Votre vie est toute tracée: vous ignorerez ces rudes peines, comme ces splendides joies; vos aptitudes s'éteindront une à une, dans une atmosphère éternellement paisible; au lieu des cimes élevées jusqu'aux nues et couronnées des glaciers éincelants où plane l'aigle, au lieu des aspects variés, qui découvrent à chaque pas des beautés nouvelles, vous avez devant vous une plaine, plate mais fertile, non les Alpes, mais la Beauce ou la Brie. Tant mieux, après tout: aucune épreuve ne vous attend et vous serez heureuse, si les chiffres suffisent au bonheur. Permettez-moi une question, mademoiselle, à titre de physiologiste. Vous savez que nous autres écrivains avons pour tâche d'analyser le cœur humain, et je ne vous cacherai pas que je vous étudie avec la vive admiration que l'on éprouve devant une nature généreuse jusqu'au sacrifice, jusqu'au dévouement le plus absolu. Si votre bonté, si votre cœur, et c'est là un guide qui ne trompe jamais! si, dis-je, votre instinct, toujours sûr parce qu'il est toujours généreux, vous indiquait une noble tâche à remplir, et que le monde, ses préjugés étroits et égoïstes, ses calculs froids, fussent en opposition avec cette tâche, la déserteriez-vous?

— Je pense, monsieur, que l'on ne saurait se tromper quand on a en vue, non sa satisfaction particulière, mais celle d'autrui, et je ferais ce que mon devoir me commanderait, sans tenir compte des calculs qui, étant le résultat de l'égoïsme humain, ne peuvent être agréables à Dieu.

— Vous êtes bien telle que je le pensais, dit M. de Gontheraut, en s'inclinant d'un air respectueux et attendri, je vous remercie de m'avoir fait apercevoir dans toute sa majesté la bonté, cette radieuse émanation de Dieu. Cette conversation restera dans ma mémoire, dans mon cœur, et quand je douterai de tout, j'en évoquerai le souvenir, pour relever mon âme abattue. »

Quelques jours après cette conversation, Pauline était sortie de grand matin, accompagnée d'une femme de chambre, afin d'aller porter quelques secours chez un honnête ouvrier, que l'on employait souvent chez M. Bertaux; la femme de cet ouvrier était malade, le ménage pauvre, et Pauline, instruite de cette situation, venait elle-même soulager cette misère. Après avoir pris connaissance des prescriptions du médecin, elle s'aperçut que la femme de chambre avait oublié d'apporter quelques bouteilles de vin, et l'envoya en toute hâte en chercher à la maison. Elle voulut rester un peu au chevet de la malade, sachant que des soins affectueux et les témoignages d'un intérêt sincère sont les plus efficaces moyens de guérison; elle rassura

la pauvre femme sur les suites funestes que sa maladie pouvait entraîner, lui promit de maintenir l'équilibre dans son humble budget, et eut la satisfaction de la voir se calmer et s'endormir doucement. Pauline s'était assise près de la malade et avait pris son rosaire... un léger bruit l'arracha à sa pieuse méditation... la porte s'ouvrait doucement, M. de Gontheraut entra dans la chaumière.

« Vous ici, monsieur, dit Pauline, à cette heure-ci? — J'y viens depuis quelques jours, mademoiselle; pourquoi vous en étonnez-vous? Vous aussi, vous savez compatir aux misères!

— Oh! c'est bien différent, monsieur; le soin des malades fait naturellement partie des attributions féminines; quant à vous, monsieur, il faut que vous soyez vraiment bon, pour être ici à cette heure où tout le monde dort encore.

— Je pense, mademoiselle, que votre bonté habituelle vous porte à louer outre mesure une conduite bien simple et qui, en tout cas, est récompensée par cette rencontre au delà de ses mérites. Oui, je suis heureux de vous voir ici, dévouée, charitable, parce que je me dis que, bonne pour tous, vous serez peut-être indulgente aussi pour moi. Ecoutez, je vous en supplie, un homme d'honneur qui met sa destinée entre vos mains; il dépend de vous de la faire heureuse ou misérable; j'ai vu passer sans émotion toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées jusqu'ici; poupées frivoles, cœurs froids et vides, dominées par les plaisirs mondains, conduites par des instincts purement vaniteux, elles n'existaient pas même pour moi. Mais vous... Ah? vous êtes la femme par excellence; il émane de vous un charme irrésistible dû à la beauté de votre âme, à l'élevation de votre esprit; si vous me rejetez, je resterai à jamais solitaire, et si j'ai quelque talent, je n'aurai pas la force de le manifester; — si vous me tendez une main secourable, au contraire, je deviendrai grand pour rendre mon nom digne de vous, je deviendrai religieux pour mettre mon âme à la hauteur de la vôtre. Avant de prononcer, songez au mal que causera votre refus, et dites-vous que la misère du cœur, que je vous supplie d'adoucir, pour être moins visible que celle qui nous entoure, n'est pas moins réelle. »

Pauline avait écouté ces paroles avec la plus grande émotion. Son cœur naïf et aimant lui peignait vivement la noble mission qu'on la conjurait d'accepter. Le trouble, l'anxiété de M. de Gontheraut servaient de garantie à ses paroles; il attendait devant elle, dans une attitude où l'angoisse et la supplication se manifestaient clairement. Il en appelait à sa bonté, à son dévouement, pouvait-elle le repousser froidement?

« Tout ce que vous venez de me dire est si grave et si imprévu, dit-elle, que je ne sais comment y répondre; croyez bien, monsieur, que les calculs intéressés qui décident tant d'unions ne me guideront jamais... Mais je ne puis disposer de mon avenir sans l'aveu de mon père, je ne l'engagerai pas contre son gré...

— Ah! mademoiselle, vous ne pouvez soupçonner que je le désire! je ne vous demande que votre appui, pour fléchir M. Bertaux, qui recherche peut-être pour vous les avantages de la fortune, que je ne puis vous offrir dans le présent, mais qui dans l'avenir, n'en doutez pas, viendront rémunérer mon travail assidu; mes succès seront infaillibles si

(1) Paroles de Jeanne d'Arc.

vous voulez y contribuer, car près de vous mon cœur vivra pleinement, et j'y puiserai tous les sentiments élevés qui font les grandes choses et les grands hommes!... Mais laissez-moi emporter un mot d'espérance, promettez-moi de ne pas me repousser, et tenez, — vous comprendrez ce sentiment qui me porte à mettre ma plus chère ambition sous la protection de la religion, — promettez-moi sur ce rosaire que vous tenez, de m'accorder ma demande...

— Je le promets, dit faiblement Pauline...

— Ah! merci! merci! soyez satisfaite, car vous venez de donner le plus grand des bonheurs, vous venez d'illuminer une âme bien sombre, de relever un cœur bien abattu. J'emporte cette sainte promesse, et vous quitte pour me redire cent fois à moi-même que vous êtes un ange de bonté, et que vous venez de me sauver. »

Pauline demeura seule un moment; elle était épouvantée de la décision qu'elle venait de prendre, de cette promesse solennelle qu'elle avait accordée; puis, en interrogeant sa conscience, en constatant la droiture et la pureté des motifs auxquels elle avait cédé, elle se rassura un peu; d'ailleurs elle ne s'était pas engagée sans restriction, et M. Bertaux restait maître de sanctionner l'engagement qu'elle venait de prendre.

Ce jour devait être fécond en événements; en regagnant la maison, elle trouva M. Bertaux dans son jardin; il avait un air satisfait et mystérieux à la fois, il lui prit doucement le bras et l'emmena dans un cabinet. « Mets-toi là en face de moi, lui dit-il, en l'installant dans un fauteuil, et écoute-moi. Ma plus chère espérance vient de se réaliser. Mon ami Simon m'a écrit pour me proposer un mariage entre toi et Maurice; tu le connais, tu sais qu'il n'y a pas de cœur plus généreux que le sien; tu sais qu'il ne recule pas devant le labeur le plus difficile, le plus aride, quand son devoir est en jeu; il t'apporte les plus sérieuses garanties du bonheur, l'amour du travail utile, et la passion du dévouement; en te remettant à lui, j'aurai accompli ma tâche de père, car j'aurai fait, pour assurer ton bonheur, tout ce qui dépend de la tendresse et de la prévoyance humaine. Voyons, réponds, tu consens? »

— Non, mon père, dit Pauline à demi-voix.

— Non! tu as dit non! s'écria M. Bertaux, avec l'accent du plus vif regret. Oh! mon enfant, réfléchis, je t'en supplie; que peux-tu lui reprocher? Je devine, ajouta-t-il en s'animant, Maurice n'est pas *poétique*, il n'a pas de grands cheveux noirs, une figure pâle et inspirée; il ne parle pas du lever et du coucher du soleil, il n'évoque pas l'idéal à toute heure de la journée, il n'aspire pas à l'infini! Il s'applique simplement à rendre heureux ceux qui l'entourent, et il n'étale pas la puissance de ses aspirations et la sublimité de ses pensées!

— Je ne puis accepter ce mariage, dit Pauline, parce que j'ai promis d'épouser M. de Gontheraut, si vous y consentez.

— Tu as promis!... dit M. Bertaux atterré... toi... Pauline... et si je refuse?

— Je ne me marierai pas, car j'ai fait une promesse sacrée.

— Toi, épouser M. de Gontheraut, un homme sans ressources, sans profession, sans talent, quoique il en dise! — Mais ce n'est pas possible, j'entends et je

comprends mal... Je vais essayer de me calmer, de raisonner, tu me comprendras, tu as toujours été raisonnable, on ne change pas ainsi tout d'un coup! Voyons, mon enfant, écoute et réfléchis. M. de Gontheraut est un charmant convive, un homme agréable à rencontrer, mais ce n'est pas un homme qu'on épouse; nous examinerons plus tard, d'ailleurs, si sa conduite ici n'est point fort répréhensible; ne discutons pas encore son caractère et sa loyauté. Apprends d'abord qu'il a trente-cinq ans; quand un homme, qui veut devoir sa renommée à des œuvres d'imagination, n'a rien fait à cet âge, il n'en faut rien attendre, parce que le côté passionné de l'esprit et du cœur est déjà amorti. Il est donc incapable ou paresseux, — et l'on ne guérit d'aucune de ces deux infirmités. Je m'en étais douté, rien qu'à l'emphase avec laquelle il parle de ses travaux futurs, — toujours futurs. Mais je ne l'avais pas jugé avec la sévérité qu'il mérite. Je vois clair en lui maintenant. Je ne dis plus: il est incapable ou paresseux, je dis qu'il est l'un et l'autre, et qu'il a, de plus, fort bien calculé que ta dot lui donnerait une aisance qu'il ne peut acquérir par lui-même, et qui lui permettra de jouir éternellement, dans ce demi-jour mystérieux, d'une supériorité qui, ne se manifestant jamais, pourra échapper à tout examen, à toute comparaison, à toute critique. Je suis affligé de déflorer ton âme, en faisant, devant toi, l'analyse de ce caractère composé d'hypocrisie et de vanité, mais il le faut! Descends de tes illusions, apprend que la pureté, le désintéressement, ne conduisent pas tous les hommes, et qu'il n'est point de pire compagnon d'existence que celui qui a plus de prétentions que de capacité, plus de vanité que d'orgueil, et qui, en toute circonstance, en tout lieu, réclame, exige ou quête des distinctions impossibles, parce qu'elles sont imméritées.

— Je savais d'avance, dit Pauline tristement, que ce mariage, ne m'apportant pas une brillante fortune, n'aurait pas votre approbation.

— Et tu crois que c'est là l'unique motif qui me fait envisager avec défaveur l'alliance d'un homme qui a abusé d'une bienveillante hospitalité pour tourner la tête à une jeune fille? Eh! Maurice non plus n'a point de fortune, mais il possède, ce que j'estime fort au-dessus d'une fortune acquise, du cœur et l'amour du travail.

— J'estime monsieur Maurice, dit Pauline en se levant, mais je ne l'épouserai pas, ajouta-t-elle fermement. Je n'épouserai pas M. de Gontheraut si vous vous y opposez, mais alors, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je ne me marierai jamais, parce que je suis liée par une promesse volontaire et sacrée. »

IV

Dès ce jour, le trouble entra dans la maison de M. Bertaux. Pauline était en proie aux remords, en voyant le chagrin de son père, mais sa conscience mal éclairée, s'exagérant la portée de ses engagements irréfutables, elle ne croyait pas que son devoir lui permit de s'en affranchir. M. Bertaux avait fermé sa porte à M. de Gontheraut; elle ne le voyait plus, mais elle le rencontrait sans cesse à l'église, aux promenades, dans toutes les rues avoisinant sa demeure; partout il échangeait avec elle un triste et respectueux salut, et la mélancolie de ses regards, la sombre expression

de ses traits, éveillaient en elle les plus cruelles appréhensions. Où donc est le devoir ? En obéissant à son père, ne déserte-t-elle point cette noble mission de dévouement que M. de Gontheraut lui avait dépeinte avec des couleurs si belles ? Elle croyait, la pauvre enfant, que, n'ayant en vue aucun intérêt mondain, elle ne pouvait s'égayer, et s'appuyant de la pureté de ses sentiments, elle résista aux larmes de sa sœur, aux prières de son père, aux conseils de ses amis, aux exhortations de son confesseur.

Une année entière s'écoula ainsi, triste pour tous, pleine de luttas et de tourments intérieurs pour Pauline.

M. Bertaux continuait à voir ses amis ; Maurice, dont Pauline appréciait le caractère charmant et généreux, était venu plus souvent ; ses travaux prospéraient : une puissante usine venait de lui donner un emploi important, et qui, l'astreignant à des travaux moins serviles, lui permettait de donner un peu de temps aux plaisirs de l'intelligence. Pauline le voyait toujours égal, affectueux, et évant, avec un soin délicat, toute allusion embarrassante aux projets repoussés par elle. Mais elle ne changeait pas de détermination, parce qu'elle croyait sa conscience engagée.

Quelque soigneusement qu'eût été gardé le secret, des indiscretions, peut-être commises par M. de Gontheraut, avaient fait connaître la lutte qui s'était élevée dans la famille de M. Bertaux. Les amis de Pauline la virent moins souvent... leurs mères l'accueillaient plus froidement... elle devina partout cette juste réprobation qui s'élève contre les enfants assez ingrats, assez présomptueux, pour vouloir disposer de leur existence, dans un sens opposé aux conseils éclairés et affectueux de leurs parents. C'en était trop pour la pauvre enfant. Une langueur inquiétante s'empara d'elle et vainquit les répuugnances de son père.

M. de Gontheraut n'était pas un malhonnête homme, et, sur ce point du moins, Pauline eût pu faire un choix plus mauvais encore. Il n'avait point ces vices qui déshonorent, mais il avait les défauts qui font de l'existence en commun un tourment de tous les instants, c'est-à-dire une vanité et une personnalité effrénées ; tout ce qui le concernait devait être sacré pour ceux qui l'entouraient, et il s'arrangeait toujours pour accaparer tous les droits et pour imposer tous les devoirs aux autres. De longues dissertations philosophiques sur l'âme humaine étaient imposées journellement à Pauline, dans le but de lui démontrer qu'une femme devait renoncer à toute opinion, à tout sentiment qui ne procédassent pas directement de son mari ; M. de Gontheraut oubliait seulement que pour être doux et fécond, le sacrifice devait être volontaire, et que la contrainte morale est aussi odieuse que la contrainte physique ; il demanda la soumission, non comme une preuve d'affection, mais comme une marque d'infériorité, et n'obtint que l'annihilation. Nature absorbante et stérile comme le sable qui est dépourvu de vie, de végétation, de fraîcheur, qui voit de rares voyageurs et ne possède pas d'habitants, M. de Gontheraut renouvelait sans cesse ses connaissances, et n'avait point d'amis. Il ne trouvait ni dans la famille, ni chez les amis de sa femme, l'admiration sans partage, l'attention soutenue qui lui semblaient le juste tribut dû à ses facultés éminentes,

et peu à peu il dénoua tous ces liens, et isola Pauline de tous ceux qu'elle aimait ; ils vécurent seuls au centre d'un désert moral, parce que nul ne se prêta à abdiquer toute personnalité au profit de cette personnalité insatiable, et M. de Gontheraut n'obtint ce sacrifice de tous les instants que de celle qui, dépendant de lui, l'accordait non à l'affection, non à la persuasion, mais à l'importunité et à la ténacité.

Ces travaux, cependant, ces travaux qui devaient lui donner la gloire et la fortune, n'avançaient point ; le succès lui semblait infailible, soit qu'il abordât le roman, le drame, la poésie, ou l'histoire ; mais comme il voulait débiter par une œuvre éclatante et sans égale, il avait résolu, d'accord en cela avec sa paresse, d'attendre l'inspiration, et lorsque Pauline hasardait de timides questions au sujet de ces travaux, elle n'obtenait que des réponses brusques et ironiques, entremêlées de réflexions sur le malheur d'un artiste lié à une femme qui ne comprenait pas que l'art ne pouvait fonctionner avec la régularité de l'industrie ou du commerce.

Comme l'inspiration ne venait pas, il voulut l'aller chercher. Ils voyagèrent. Il demanda d'abord à l'Italie et à ses chefs-d'œuvre artistiques, d'éveiller en lui les dons intellectuels qui étaient assoupis. — Puis il abandonna le passé pour se tourner vers l'avenir, disait-il, et il voulut étudier en Allemagne la philosophie et les tendances germaniques ; tous ses efforts étant infructueux, il s'adressa à la nature et demanda à tous les beaux paysages de l'Europe de le faire poète. Vaines tentatives ! On ne peut exprimer le beau qu'en ayant la conscience du bien. Le secret de l'éloquence, de la science et de l'art, n'est point l'amour de soi : c'est l'amour des autres.

Ils revinrent à Paris. M. de Gontheraut méprisait l'argent, mais non tout ce qu'il procure. Il aimait les beaux meubles, les beaux vêtements, les distractions coûteuses, les repas délicats. La dot de Pauline fut à peu près dépensée en quelques années ; il fallut bien alors recourir à la famille, dont on avait raillé les tendances *bourgeoises*, et les préoccupations d'argent et Maurice, qui avait épousé Cécile, procura à son beau-frère un modeste emploi. Alors les tourments de Pauline prirent une autre forme ; elle dut subir des plaintes fréquentes et amères sur les souffrances d'un artiste forcé de fuir ses inspirations, de couper les ailes de ses pensées et de s'astreindre à un odieux travail de chiffres pour subvenir aux exigences matérielles de la vie. Elle entendit accuser son père d'indifférence, et cependant si leur ménage existait, c'était grâce à M. Bertaux, qui aidait secrètement sa fille aînée. Elle vit son beau-frère en butte au dénigrement incessant de celui qui lui devait tout, et dont le travail imparfait et insuffisant était chaque jour revu et refait par Maurice.

Pauline n'a plus d'illusion sur le cœur ni sur l'esprit de celui auquel, par un fol entêtement de jeune fille, elle a voulu confier sa destinée ; elle vit cependant sans se plaindre, parce qu'elle a un fils ; l'amour du devoir qui, mal compris fut sa perte, s'est aujourd'hui épuré et éclairé en elle ; elle accomplit courageusement sa tâche de femme et de mère.

M^{me} EMMELINE RAYMOND.

LA BELLE SAHARA

SOUVENIR DE CONSTANTINE

(Suite et fin.)

VI

La belle Sahara.

Sidi-ben-Hamelam, cheik d'une petite tribu nomade, avait six garçons et huit filles, de ses quatre femmes légitimes, qu'il emmenait toujours avec lui. Sahara, la plus jeune de ses filles, était née dans le grand désert, pendant un voyage que le cheik faisait à Tuggurth; c'est à cette circonstance qu'elle devait son nom. Elle joignait à une rare beauté les seuls talents que les bédouins apprécient dans une femme : tisser avec une grande perfection les burnous ou autres vêtements de laine à l'usage de la famille et préparer à merveille un plat de couscousou. Aussi Ben-Hamelam, et Fatma, sa quatrième femme, étaient-ils fiers de leur fille.

Un printemps, que les Arabes de la petite tribu avaient planté leurs tentes à une demi-lieue de Mansourah, pour vendre à Constantine le superflu de la laine de leurs troupeaux, un jeune maure, Achmed-ben-Salem, aperçut Sahara, comme elle rapportait sur sa tête l'eau qu'elle avait été puiser à une source. Charmé de ses attraits et de sa bonne grâce, il la suivit de loin jusqu'au douar, et ayant appris qu'elle était fille de Ben-Hamelam, il la demanda en mariage au cheik, qui, vu la beauté et les talents de Sahara, ne voulut point la céder au Maure à moins de deux mille douros, somme exorbitante pour la modique fortune d'Achmed. Mais il était si épris d'elle, qu'il ne craignit point de consacrer la moitié de son bien à l'acquisition de celle qu'il aimait; le marché fut donc conclu, et le mariage célébré avec une pompe qui faisait honneur à la magnificence de l'époux. Les femmes dansèrent derrière les tentes; des cavaliers arabes exécutèrent la fantasia; plus de deux cents convives s'accroupirent sur l'herbe autour des énormes pilos de riz, des plats de couscousou, des moutons entiers cuits sous la cendre, et d'une profusion de gâteaux parfumés au musc et trempés dans le miel. Le soir même de ce jour, la mariée fut conduite au son des tantams et des flûtes de roseaux, et à la clarté des torches, jusqu'à la maison de son mari, portée dans une espèce de litière exactement fermée, précédée et suivie de deux Arabes, le sabre nu à la main.

Quelleque petite et dégradée que fut la maison d'Achmed, elle devait paraître magnifique à une femme qui n'avait jamais eu d'autre abri qu'une tente en poil de chameau. Ben-Salem avait été aussi généreux pour sa fiancée qu'envers son beau-père, il lui avait donné des bijoux et des étoffes qui avaient excité l'admiration de toutes les femmes du douar; puis il

était jeune, beau et brave; aussi la fille du cheik se trouva-t-elle d'abord fort heureuse avec son mari; mais l'amour qui n'est fondé que sur les qualités extérieures est un feu de paille, qui s'éteint bientôt faute d'aliment, et d'ailleurs les Arabes ne se piquent guère de constance; aussi, lorsque Ben-Salem eut considéré tout à son aise la taille de palmier, les yeux de gazelle et les lèvres de corail de sa chère Sahara, il lui vint en idée qu'elle lui coûtait à elle seule plus que six chevaux de race, et voyant son commerce diminuer, et sa petite fortune presque réduite à néant, il commença à réfléchir qu'il ne suffisait point qu'une femme excellât à faire le couscousou, mais qu'il fallait encore pouvoir lui fournir la semoule, la viande et les légumes nécessaires à sa confection. Ces pensées désagréables altéraient de temps en temps l'humeur un peu farouche du marchand de Constantine; elles valurent même à la belle Sahara quelques reproches assez injustes, et un soir que la pauvre enfant accourait à la rencontre de son mari qu'elle n'avait pas vu depuis vingt-quatre heures, celui-ci, qui était fort mécontent d'une perte assez considérable qu'il venait d'éprouver dans son commerce, se trouva contrarié de la gaieté de sa femme, et d'un coup de poing l'envoya rouler sur les dalles de la cour. Sahara, toute meurtrie, se releva tremblante, se blottit dans un coin et garda le silence, jusqu'à ce qu'il plût à son seigneur et maître de renouer la conversation par cette phrase laconique :

« Je veux fumer. »

La jeune femme courut chercher une pipe, la bourra elle-même, et la présenta gracieusement à son mari, qui daigna lui donner une petite tape sur la joue. Alors Sahara s'assit souriante aux pieds de son doux seigneur, semblable à un pauvre petit chien qui se couche sous la verge au lieu de fuir devant elle, et qui lèche la main qui vient de le châtier. Une autre fois encore, Sahara reçut un soufflet qui lui fit enfler la joue; mais les femmes arabes ne se fâchent point pour si peu de chose, et Sahara n'aurait pas été plus à plaindre que sa mère, son aïeule ou ses voisines, si elle eût eu devant elle de l'air et de l'espace; mais cette fleur du désert s'étioilait peu à peu dans la maison qui lui avait paru si belle; la vie monotone des mauresques ne pouvait guère convenir à sa nature nomade; ses joues se creusèrent, ses os devinrent saillants, et tout ce que la jeune femme perdait en beauté, elle le perdait en même temps dans l'affection de son mari.

« Est-il possible que j'aie été assez sot pour payer de la moitié de ma fortune un pareil squelette! » s'écriait-il quelquefois.

Sahara avait de la gélatine délayée dans du miel, ou des boulettes de mie de pain trempées dans de l'huile, mais rien de tout cela ne parvenait à l'engraisser; d'ailleurs Achmed était devenu si avare à son égard, qu'à peine avait-elle de quoi se nourrir. Au risque d'être battue, elle vendit un de ses bracelets pour acheter un talisman, qu'une sorcière lui fit payer deux duros, mais il demeura sans effet. Les consolations religieuses manquaient absolument à ce pauvre cœur, qui ne connaissait de Dieu que son nom redoutable, et d'elle-même que ce misérable corps qui déclinaient avant l'âge; aussi la pauvre Sahara, séparée de son père et de sa mère, privée d'air, de soleil et presque de nourriture, pouvait envier le sort des brebis qu'elle soignait dans son enfance, et qui, au moins, paissaient en liberté l'herbe des montagnes, jusqu'à ce que leur tête tombât sous le couteau meurtrier.

Cependant le ciel, dans sa bonté, lui avait accordé une grande consolation; Sahara était devenue mère.

A cinq ans, sa fille, la petite Hapénia, promettait tout ce qu'avait tenu sa mère; ses grands yeux noirs brillaient d'un doux éclat, sa taille svelte se dessinait gracieuse sous son sarreau de laine blanche, et ses cheveux soigneusement teints en rouge, et recouverts d'une calotte en velours ornée de sequins enfilés, tombaient en longs anneaux autour de son cou mince et flexible. Tout ce que le cœur de la jeune femme renfermait de tendresse se concentra sur cette chère enfant, son orgueil et sa joie; près d'Hapénia elle oubliait les oasis du désert, les palmiers de Biskara, et la tente même de Sidi-ben-Hamelam; pour Hapénia seule elle aimait l'existence; bien plus, elle chérissait même, à cause d'elle, le capricieux Ben-Salem, par la seule raison qu'il était le père de son enfant. Hapénia rendait à sa mère caresses pour caresses, affection pour affection, et quand Achmed n'était pas de mauvaise humeur, la petite fille se montrait si gaie dans cette maison qui était son univers, elle s'amusait si gentiment, gazouillant du matin au soir comme les hirondelles qui bâtaient leurs nids dans la cour, que Sahara passait des heures entières à la regarder et à l'écouter. Mais un matin Hapénia se leva toute triste, le froid la saisit, et elle grelotta longtemps sur le sein de sa mère éperdue qui cherchait en vain à la réchauffer. Cet état effrayant dura plus d'une heure; les lèvres de l'enfant étaient devenues violettes et son visage livide, puis, le sang reflué vers le cœur, circula de nouveau dans tous les membres, mais brûlant, enflammé, jusqu'à ce que cette ardeur s'éteignit peu à peu dans une moiteur générale qui termina l'accès. Le surlendemain la fièvre se montra de nouveau, aussi menaçante que l'avant-veille; tous les deux jours elle vint de la sorte; la fraîcheur d'Hapénia disparut bientôt sous l'étreinte du mal, et sa gaieté s'évanouit en même temps. La mère, au désespoir, vendit l'un après l'autre tous les bijoux qu'elle avait jadis reçus de Ben-Salem, pour payer les talbcs qui écrivaient sur un morceau de papier quelques versets du Coran; ces petits papiers renfermés dans un sac de peau et suspendus au cou de la malade, devaient éloigner la fièvre; ou bien encore Sahara consultait les matrones, qui, moyennant salaire, égorgeaient des coqs noirs et se servaient de leur sang pour chasser le mauvais esprit. Mais il en était de la santé d'Hapénia comme de la beauté de sa mère, ta-

listmans et sortilèges échouaient contre la maligne influence, et Sahara, accablée de douleur, perdait de plus en plus le courage et l'espoir.

Un jour, elle entendit dire à une de ses voisines qu'il y avait, parmi les *rouinis*, une femme plus savante à elle seule que tous les talbcs et les sorcières de l'Algérie, une Française qui commandait à la fièvre de disparaître, et à qui la fièvre obéissait. Quelque incroyable que parût ce récit, Sahara résolut de tenter l'aventure. Elle se para de ses habits de fête, peignit son visage depuis si longtemps négligé, et s'enveloppant avec soin de son haïck et du grand voile arabe qu'elle avait dû adopter à son arrivée à Constantine, elle s'achemina vers la demeure de celle dont on racontait tant de merveilles.

Avant de se mettre en route, Sahara avait eu soin de renfermer dans un petit coffre le peu de bijoux qui lui restaient encore, et les sequins qui ornaient la calotte d'Hapénia, c'était tout ce que possédait la pauvre femme, et en considérant combien cette offrande était minime en comparaison du bienfait qu'elle osait solliciter, Sahara tremblait que la Française ne repoussât avec colère un présent si peu digne d'une personne de ce mérite. Cependant son amour de mère ne lui permettait point d'hésiter; elle s'en alla donc, répétant tout le long du chemin le discours qu'elle préparait depuis la veille pour toucher la sorcière et obtenir la guérison de sa fille.

On comprendra aisément l'anxiété de la Bédouine, si l'on veut se rappeler qu'en Algérie comme dans tous les autres pays musulmans, ce n'est qu'en offrant des cadeaux proportionnés à la grandeur du service qu'on réclame et à l'importance du personnage auquel on s'adresse, qu'il est possible de trouver accès auprès des cheïks, des marabouts et de toute autre personne puissante, et que le poids de l'or est souvent le seul qui fasse pencher la balance de la justice.

Heureusement pour Sahara, cette sorcière qu'elle se représentait sous un aspect si imposant et si terrible peut-être, n'était autre que l'humble sœur Constance, la servante des pauvres; mais la Bédouine ne connaissait pas les doux effets de la charité chrétienne, elle ignorait même le nom de cette sublime vertu; aussi la présence d'une femme dont on racontait des choses si extraordinaires, la robe noire de la sœur, sa haute taille, saisirent la pauvre créature au point qu'oubliant le discours préparé, les formes étudiées, tout en un mot, hors sa tendresse maternelle, elle tomba la face contre terre en s'écriant:

« Sauve ma fille, guéris Hapénia. »

Sœur Constance commença par relever la pauvre mère, elle la rassura par quelques douces paroles; puis, ayant appelé Samuel, elle se fit expliquer plus clairement ce qu'on attendait de sa complaisance.

Dès que la bonne sœur eût compris qu'il n'était question que d'une fièvre tierce, elle dit à la Bédouine d'espérer, non dans la science, mais dans la bonté de Dieu, qui avait permis qu'on trouvât un remède à ce mal, et repoussant avec douceur le coffret que Sahara s'obstinait à lui offrir, elle prit avec elle sa petite pharmacie ambulante, et suivit la Bédouine qui marchait d'un pas rapide, le cœur palpitant d'espérance.

Quelques grains de quinine, que la sœur fit avaler à la petite malade, empêchèrent la fièvre de repaître ce jour-là, et le même traitement répété trois ou quatre fois la chassa tout à fait.

Sahara ne trouva pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance, mais son cœur en était si plein qu'elle débordait pour ainsi dire dans ses yeux et dans ses gestes. Hélas ! s'il eût été permis à la sœur de parler alors à cette pauvre femme de l'excellence de notre religion et des trésors de miséricorde qu'elle tient en réserve pour ses enfants, elle n'aurait pas eu de peine à la convaincre de la divinité du christianisme, et à la décider à embrasser avec transport le joug si doux de l'évangile ; mais pour avoir la permission de faire un peu de bien, les religieuses sont obligées de borner leurs bienfaits aux secours temporels, on a exigé de ces saintes filles la promesse de ne pas tenter de conversion parmi les Arabes ; et quoi qu'il en coûte à leur cœur charitable, elles sont fidèles à garder leur serment.

Ce fut trois ou quatre jours après la disparition de la fièvre, que Sahara rassembla chez elle les femmes de sa connaissance, pour éloigner à tout jamais le malin esprit par la musique et les danses.

Les inquiétudes poignantes auxquelles la pauvre mère avait été si longtemps en proie, avaient alors presque entièrement effacé cette beauté enchanteresse qui avait jadis séduit le maure Ben-Salem ; Sahara, à peine âgée de vingt-un ans, n'était plus que l'ombre d'elle-même ; et comme les musulmans n'appréciaient guère dans leurs femmes que la beauté et l'embonpoint, les considérant comme des êtres d'une nature inférieure, la froideur d'Achmet devenait chaque jour plus marquée ; mais Sahara, toute joyeuse de la guérison de sa fille, paraissait alors s'inquiéter assez peu des dédains de son mari.

Pendant ce temps, le cheik Ben-Hamelam s'acheminait vers la ville, emmenant avec lui toute sa smala ; mais comme il n'était encore qu'à moitié chemin, sur la route de Sétif à Constantine, Fatma, sa quatrième femme, tomba dangereusement malade. Le cheik la fit monter sur son meilleur chameau, et marcha encore deux jours ; puis il planta ses tentes dans les environs de Sidi-Mabrouck ; alors Fatma, qui se sentait fort mal, dit à son mari :

« Va-t'en à la ville, et obtiens de ben Salem qu'il laisse venir Sahara auprès de moi, afin que j'aie la consolation de l'embrasser avant de mourir. »

Ben-Hamelam fit ce que sa femme désirait de lui ; il s'en alla à Constantine, et, frappant à la porte de la maison de son gendre, il le pria de permettre à Sahara de le suivre au douar, pour revoir sa mère mourante. Achmed consentit de bon cœur à ce que le cheik demandait ; mais comme Sahara s'appêtait à emmener avec elle sa petite Hapénia, il s'opposa formellement au départ de l'enfant, disant qu'il ne pouvait pas se priver de toute sa famille à la fois.

Le cœur de la pauvre femme se serra bien fort lorsqu'il fallut se séparer de son unique amour, mais sa mère la demandait, et Ben-Hamelam n'aimait pas à attendre ; elle monta donc en toute hâte sur la mule que le cheik avait amenée, et enveloppée de son voile, accroupie sur cette espèce de selle en forme de nid d'oiseau, que les Maures emploient pour transporter leurs femmes sans les exposer à la curiosité des passants, elle suivit son père qui chevauchait le premier.

Dans toute autre circonstance, Sahara se fut réjouie de respirer l'air pur de la campagne et d'apercevoir devant elle les montagnes que dans son adolescence elle aimait tant à parcourir ; mais la séparation d'avec

sa fille, la mort prochaine de sa mère rendirent le voyage bien triste, et ce ne fut qu'en pleurant qu'elle remit le pied sous la tente paternelle.

Les prévisions de la pauvre Fatma ne l'avaient point trompée ; elle embrassa sa fille et expira une heure après, comme si elle s'était raidie contre la mort, pour revoir encore sa chère Sahara. Les autres femmes du cheik parfumèrent le corps de leur compagne, l'enveloppèrent dans un burnous, deux hommes creusèrent une fosse, construisirent avec des briques une espèce de cercueil en maçonnerie ; on y coucha le cadavre la tête tournée vers l'Orient ; quelques fleurs cueillies sur la montagne furent jetées sur cette fosse que l'on acheva de bâtir en forme de caveau, pour que la terre qui recouvrait le tout ne touchât point au corps ; puis, pendant quinze jours de suite, Sahara et les femmes du douar vinrent pleurer sur la tombe. Au bout de ce temps, le cheik, qui avait échangé ses dattes et ses laines contre d'autres denrées, leva le camp et reprit la route de Tuggurt, après avoir reconduit Sahara jusqu'à la porte de Constantine.

La jeune femme s'achemina vers sa demeure, attristée de la mort de sa mère, mais heureuse de l'idée de revoir Hapénia. La journée était avancée, et le soleil venait de disparaître derrière les collines du Coudiat-Aty, lorsqu'elle frappa à coups redoublés à la porte de sa maison. Personne ne se présenta pour ouvrir, seulement il semblait à la bédouine qu'elle apercevait des yeux brillants à travers la petite lucarne grillée qui donnait sur la rue. Croyant reconnaître le vif regard d'Hapénia, elle l'appela par son nom, mais l'enfant ne répondit point à la voix de sa mère ; tout demeura silencieux dans le logis. S'imaginant alors qu'elle s'était trompée, que ce n'était point Hapénia qu'elle avait aperçue, qu'Achmed avait emmené la petite fille, et qu'il n'était point encore rentré chez lui, elle prit le parti de s'accroupir et d'attendre le retour de son mari ; mais la nuit arriva, la rue devint déserte, et Achmed ne parut point. Une grande tristesse s'empara alors de la pauvre femme ; elle ne savait quel nouveau malheur allait fondre sur elle, les pensées les plus affreuses se présentaient à son esprit.

La nuit s'écoula enfin ; Sahara l'avait passée tout entière sur le seuil de la porte, enveloppée dans son haïck. Quand le jour parut, une négresse sortit d'une maison voisine. La bédouine courut à cette esclave qu'elle connaissait de vue, et lui demanda des nouvelles d'Achmed et de sa fille.

« Sidi ben Salem est en bonne santé, répondit l'esclave, et je pense qu'il en est de même d'Hapénia. »

— Saurais-tu où ils sont allés et dans quelle maison Achmed a couché cette nuit ?

— Dans la sienne, sans doute auprès de sa nouvelle femme, répondit la négresse étonnée.

— Que dis-tu là ? demanda Sahara en pâlisant.

— Quoi ! tu ignorais encore le second mariage d'Achmed ? demanda la négresse avec une joie maligne, comme si les chagrins d'une femme libre allaient ses propres souffrances.

— Je l'ignorais, répondit Sahara en faisant un effort pour comprimer sa douleur ; je reviens de chez mon père où j'ai passé quelques jours.

— Oui, oui, je sais cela, dit la négresse ; mais je croyais qu'Achmed t'avait prévenue.

— A quoi, bon ? dit Sahara affectant une indifférence qui était loin de son cœur ; n'est-il pas le maître de prendre une seconde femme ? Adieu, négresse, la paix soit avec toi. »

L'esclave rentra chez son maître, et la bédouine fondit en larmes. Quelque malheureuse que Sahara eût été jusqu'alors, elle se trouvait au moins maîtresse au logis en l'absence de ben Salem, et l'idée de partager avec une autre femme cette ombre d'autorité ne laissait pas que de lui être fort pénible ; mais cet événement, quelque inattendu qu'il fût pour elle, était si commun dans le pays, il devait paraître si naturel à une femme arabe, que Sahara ne put s'empêcher de se répéter à elle-même ce qu'elle avait répondu à la négresse : « Il était le maître. »

Cependant mille pensées dévorantes fermentaient dans son cerveau : « Cette femme sera-t-elle une compagne paisible ou une rivale acariâtre ? la surpassera-t-elle en beauté, en jeunesse, en talents ? Achmed la traitera-t-il avec plus de douceur ? l'aimera-t-il comme il avait aimé Sahara au commencement de leur union ? tiendra-t-il la balance égale entre elles deux, ou de quel côté la fera-t-il pencher ? »

« Nous verrons ! » se dit Sahara en pensant qu'elle était jeune encore, et que le grand air qu'elle venait de respirer pendant quinze jours, lui avait rendu en partie sa première fraîcheur. D'ailleurs, la pensée de revoir Hapénia vint bien vite essuyer ses larmes.

« Je vais retrouver mon doux trésor, se disait-elle, ce bouton de rose au doux parfum, cette perle sans défaut ; la nouvelle femme d'Achmed aura-t-elle jamais une si belle enfant ? Y a-t-il sa pareille au monde ? » Et d'une main ferme, elle frappa à la porte de sa demeure trois ou quatre petits coups redoublés, à la manière arabe.

Comme la veille, on ne se pressa point d'ouvrir ; mais Sahara, bien sûre alors que la maison était habitée, frappa de toutes ses forces.

Un pas lourd et pesant se fit entendre, et l'on tira le verrou.

« Que veux-tu ? dit une voix brusque.

— Achmed, c'est moi, dit la jeune femme avec émotion ; mon père est parti pour Tuggurt, et me voici.

— Tu aurais mieux fait de partir avec lui, répondit ben Salem avec un certain embarras ; tu étais devenue bien maigre, et j'ai pris une autre femme.

— Je le sais, je le sais, répondit la bédouine s'efforçant de retenir les larmes qui s'échappaient de ses beaux yeux. Où est ma fille, que je l'embrasse ? »

Elle fit un pas en avant, mais le Maure lui barra l'entrée de la maison.

« Sahara, lui dit-il en hésitant, tu n'ignores point que je me suis ruiné pour toi, et que je n'ai pas le moyen de nourrir deux femmes.

— Que veux-tu dire ? s'écria la bédouine éperdue.

— Que tu es assez jeune pour trouver un autre mari. J'ai demandé le divorce, il a été prononcé ; tu avais emporté tous tes effets, je n'ai plus rien à toi. Adieu donc, Sahara, bonne chance. »

La foudre tombée à ses pieds n'eût pas anéanti plus complètement cette pauvre créature, elle demeura immobile comme une statue, se demandant si tout ce qui lui arrivait n'était point un mauvais rêve dont le réveil devait la débarrasser bientôt.

Achmed profita de cet état de stupeur pour la re-

pousser et refermer la porte, afin de couper court à la conversation.

« Ma fille ! je veux ma fille ! » s'écria la pauvre mère, ainsi brusquement ramenée à la réalité de son malheur.

Et avec une vigueur incroyable de la part de cette frêle créature, elle repoussa la porte prête à se fermer tout à fait.

« Ta fille m'appartient, répondit Achmed avec un sang froid imperturbable ; elle sera belle comme tu l'étais jadis, et dans quelques années son mariage me dédommagera d'une partie de ce que tu m'as coûté. D'ailleurs c'est ma fille aussi, et je l'aime.

— Mais elle est à moi ! s'écria la bédouine les yeux étincelants, comme une tigresse à laquelle on voudrait ravir ses petits.

— Non ; car le kaïd a prononcé, et la loi me la donne, répondit encore ben Salem sans sortir de la modération qu'il paraissait s'être imposée.

— Hapénia ! cria la pauvre mère d'une voix si déchirante qu'Achmed en fut ému.

— Sois raisonnable, dit-il avec douceur ; voilà deux douros, je te les donne en gage d'amitié et pour te prouver combien je suis bon.

— Hapénia ! Hapénia ! criait toujours la jeune femme sans vouloir rien entendre.

D'un bond elle s'élança dans la cour dont ben Salem voulait en vain lui défendre l'entrée.

« Hapénia, mon enfant chéri ! »

Une voix plaintive répondit au cri maternel.

« Où est ma fille ? Qui l'empêche d'accourir vers moi ? Qu'as-tu fait de mon enfant, monstre que tu es, Kilbes, Halloul ! s'écria la bédouine en se débattant pour monter l'escalier.

— Ah ! tu le prends sur ce ton, dit Achmed en levant le bras et le laissant retomber de tout son poids sur les épaules de cet être chétif, qui fut renversé sous le coup.

— Tue-moi, dit-elle en se relevant meurtrie et sanglante, mais que j'embrasse mon enfant.

— Me voici, mère, me voici ! cria une petite voix entrecoupée de plaintes qu'arrachait à la jeune fille une lutte inégale. »

C'était Hapénia, que la nouvelle femme d'Achmed retenait dans la maison, et qui se débattait pour rejoindre sa mère.

« Ma fille ! ma fille chérie !

— Eloigne l'enfant et verrouille la porte, Aïcha ! » cria Achmed.

Le bruit qui retentit aussitôt, montra qu'il était obéi.

« Allah ! Allah ! s'écria la pauvre mère en retombant sur ses genoux et sanglotant à fendre l'âme. Ecoute, Achmed, dit-elle enfin en se calmant par degrés, laisse-moi la presser sur mon cœur une dernière fois.

— Non, répondit ben Salem, car tu as osé m'adresser des injures.

— Pardon, reprit-elle en lui baisant les pieds. Savais-je ce que je disais ? »

Il réfléchit un instant.

« Non, répéta-t-il ensuite, il faudrait toujours nous dire adieu, et cela ferait encore une scène pénible qui pourrait la rendre malade ; c'est bien assez comme cela.

— Eh bien, garde-moi près de toi, Achmed ; mon père avait quatre femmes, tu peux bien en avoir deux.

— Ton père est riche, et moi je suis ruiné, répondit ben Salem d'une voix sombre, combattu tour à tour par la pitié et l'avarice; n'a-t-il pas fallu donner aussi quelques bijoux à Aïcha ?

— Je coûte si peu à nourrir, reprit-elle d'un ton suppliant; je ne te demanderai rien pour ma parure, tu donneras ce qu'il te plaira à ta nouvelle femme, je n'en serai pas jalouse; je deviendrai sa servante, son esclave, si tu l'exiges, peu m'importe, pourvu que je vive avec mon enfant ! »

Pendant ce temps, la petite Hapénia frappait contre la porte, se débattant encore contre la femme de son père. Aïcha, impatientée, leva la main sur l'enfant avec une brutalité fort commune parmi les femmes arabes.

« Mère, mère, à mon secours ! elle me bat ! » cria Hapénia de toutes ses forces.

La mère se releva d'un bond, furieuse, échevelée, écumante de haine et d'amour. Par un mouvement si rapide qu'il fut impossible à ben Salem de le prévenir, elle franchit l'escalier et se rua contre la porte avec une force surhumaine. Le pêne fléchit presque sous la violence du choc, mais le contre-coup fut fatal à la pauvre mère, et elle tomba évanouie sur le seuil.

D'abord Sidi ben Salem crut sa femme morte, mais s'apercevant qu'elle respirait encore, il ne songea plus qu'aux moyens de s'en débarrasser au plus vite; et, comme il n'ignorait point que les religieuses de l'hospice recevaient avec la même charité les Arabes et les Français malades qui pouvaient trouver place dans leur maison, il traîna dans la rue le corps

de Sahara, appela deux nègres qui s'en allaient à leur travail, leur donna huit sous pour porter cette femme à l'hôpital, et n'y pensa plus.

Cette histoire, telle que je l'ai racontée, n'est point chez les musulmans un fait à part, un de ces crimes isolés que les lois peuvent punir ou que tout au moins la religion condamne; non, Sidi ben Salem, en prenant une seconde femme, en répudiant la première, en la privant de son enfant et la faisant mourir de douleur, sans avoir autre chose à lui reprocher que la perte de sa beauté, que lui-même avait flétrie par les mauvais traitements et les privations, Sidi ben Salem n'était aux yeux de ses coreligionnaires ni cruel, ni coupable; il pouvait sans remords aller marmotter des prières dans la mosquée et accomplir les préceptes minutieux du Coran. Tels sont les fruits de la religion de Mohammed, tel est l'état d'abrutissement et de servitude où il a réduit la femme, cette compagne de l'homme, à qui le christianisme assigne une si belle part dans cette vie et dans l'autre, et qu'il nous a montrée tant de fois si noble et si sublime.

Quant à Sahara, au bout de trois jours elle mourut dans les bras de sœur Constance, mais sans désespoir et presque sans regret; car après des démarches nombreuses, la bonne sœur avait obtenu de ben Salem qu'Hapénia vint embrasser sa mère, et elle avait promis de plus à la mourante d'avoir pitié de cette pauvre petite fille, et de la prendre sous sa protection.

Comtesse DE LA ROCHEPÈRE.

VOUS EN SOUVENEZ-VOUS.

Vous en souvenez-vous ? il est bien loin cet âge...

Oh ! vous aviez alors au plus cinq ou six ans,

Mais on aimait déjà votre gentil langage

Comme un premier murmure au rouffle du printemps.

Vous couriez dans les prés, vous étiez rose et blanche,

Et puis chaque dimanche

On vous faisait plus belle et c'était un bonheur !

Vos grands yeux noirs brillaient de joie et de candeur ;

Puis, courant me montrer votre belle parure,

Si je n'admirais pas, vous étiez en courroux,

Et vous ne vouliez plus oublier cette injure...

Vous en souvenez-vous ?

Que vous étiez alors et riieuse et folâtre !

Comme vous bondissiez, dans vos élanx joyeux,

Quand vos cheveux flottaient sur votre cou d'albâtre,

Et que votre front pur devenait radieux !

Pour vous faire un bonheur, qu'il fallait peu de chose !

Un bonbon, une rose...

Et je vous la prenais, et vous disiez : « Méchant,

Rends-la-moi ! » Puis, partout vous alliez la cherchant.

Quel triomphe joyeux quand vous l'aviez trouvée !

Alors, pour me punir, sautant sur mes genoux,

Votre petite main, terrible, était levée...

Vous en souvenez-vous ?

Que de jeux, de plaisirs, de fraîche insouciance
 Couronnaient en ce temps le matin de vos jours !
 O rêve d'un instant, bel âge d'innocence,
 Que l'on serait heureux si vous viviez toujours !
 Vous en souvenez-vous... votre mère adorée,
 Quand vous étiez parée,
 Nous emmenait tous deux, et, me prenant la main,
 Vous me parliez tout bas des jeux du lendemain.
 Mais, si je ne voulais perdre vos bonnes grâces,
 Lorsque vous aviez dit : « Allons, amusons-nous ! »
 Il fallait obéir et voler sur vos traces...
 Vous en souvenez-vous ?

ALFRED CLAUDEL.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Sixième lettre.)

MA CHÈRE ENFANT,

J'ai tardé, et bien malgré moi, à répondre à votre bonne lettre ; j'étais absorbée par les préparatifs d'une loterie de charité qui doit se tirer demain. Billets à placer, lots à solliciter et à étaler, numéros à écrire, local à disposer, ce sont là de grosses affaires et qui m'ont pris du temps... Respirons maintenant...

J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine...

Et comme il faut que vous subissiez à votre tour le contre-coup de mes préoccupations, j'ai bien envie de vous parler un peu des pauvres, et de ce que nous pouvons, de ce que nous devons faire pour eux. Ce que nous devons aux pauvres, vous le savez : la religion nous l'enseigne, et nulle parole ne sera plus éloquente, nulle promesse plus remplie d'attraits, que ces paroles du divin Maître : *Ce que vous ferez à un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même... Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire... venez posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité!*... Paroles puissantes, qui ont changé la face du monde, qui ont détrôné la richesse et le pouvoir, et mis aux pieds des pauvres les rois et les reines, heureux de servir Jésus-Christ en leurs personnes ! Je ne vous rappellerai pas le nom de ces illustres femmes des premiers temps du christianisme, de ces nobles vierges, de ces pieuses matrones qui dévouèrent leurs biens et leur vie aux pauvres ; je vous ferai seulement remarquer la gloire que les femmes françaises se sont acquise par leur vive, ingénieuse et persévérante charité. La plupart de nos reines, depuis Clotilde jusqu'à Marie Leczinska, jusqu'à Marie-Antoinette, ont eu à cœur d'être les premières dames de charité du royaume ; nul pays n'a enfanté plus d'institutions charitables, n'a donné naissance à un plus grand nombre de con-

grégations, engagées par leurs saints vœux au soulagement des misérables. Voyez le dix-septième siècle ! Quel éclat immortel il emprunte à la charité des femmes françaises, alors que madame Le Gras fondait les sœurs de la charité ; que madame de Miramion, après avoir participé à toutes les bonnes œuvres de son temps, sauvait la ville de Melun des horreurs de la peste et de la famine ; que mademoiselle de Lamoignon mourait pauvre après avoir distribué des millions aux indigents ; que madame de Pollalion ouvrait sur toute la France des refuges aux jeunes filles abandonnées, et que de nobles femmes, traversant les mers, allaient porter jusque dans le sauvage Canada, les bienfaits du christianisme et de la civilisation ? A notre époque, que de bienfaits encore ! Madame de Pastoret fonde les asiles pour l'enfance ; madame de Saisseval, l'amie de madame Elisabeth, au sortir de la Révolution, recueille les débris de sa fortune, ranime les restes de ses forces épuisées par les souffrances de l'exil, et fonde des maisons maternelles pour les pauvres orphelins. Paris, la ville par excellence du bien et du mal, voit se multiplier les bonnes œuvres, et, depuis la crèche du petit enfant jusqu'aux derniers soins prodigués au pauvre vieillard, je crois qu'il n'est pas une misère qui n'ait trouvé un cœur pour se dévouer à le soulager. Grâce à Dieu, les villes de province rivalisent avec Paris, et qui de nous n'a connu quelques-unes de ces femmes, anges terrestres, qui révèlent au pauvre abandonné qu'il a un père dans les cieux ? Pour ma part, je me souviens d'une jeune fille, belle, riche, aimable, qui porta la charité jusqu'à l'héroïsme. La ville qu'elle habitait fut inondée en partie par le débordement d'une rivière ; elle se souvint qu'une femme malade, qu'elle visitait assidûment, habitait une des rues inondées, et sans hésitation, sans délai, Marie de H... se munit de quelques provisions et s'achemina vers la demeure de la pauvre femme. L'eau n'était pas assez profonde pour porter une barque, Marie ne re-

cula point; elle entra dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux, et atteignit ainsi la demeure où la malade languissait sans secours. Elle la pansa, la soigna, la fit manger, lui laissa des vivres et des remèdes, et pendant le séjour des eaux dans les rues, elle recommença plusieurs fois ce pénible voyage. Marie de H... mourut victime de la charité : en soignant des malades, elle contracta le typhus, auquel elle succomba pleine d'un calme céleste, et son convoi, suivi par les pauvres en larmes, ressemblait à un triomphe. Une autre jeune fille, bien connue dans le nord et dans l'est de la France, qu'elle a tour à tour habitées, mademoiselle Adèle Des Essarts, se privait de tout, portait des robes raccommodées, de vieux chapeaux, des chaussures rapicécées, pour pouvoir habiller quelques enfants pauvres de plus, pour donner quelques douceurs à de pauvres vieilles femmes... Tout Paris, le Paris charitable, pleure encore madame la marquise Le Bouteillier, qui passait sa vie à visiter les pauvres, que l'on a vu panser à genoux leurs plaies et leurs ulcères... Et dernièrement, les journaux racontaient la mort d'une femme qui, jouissant d'une assez grande fortune, avait tellement restreint ses besoins, qu'elle ne vivait que d'un peu de pain et de trois tasses de lait par jour... Tout son *superflu* était le patrimoine des pauvres.

Ce sont là de grands exemples, mais tous ne sont pas appelés à pratiquer la charité à un degré surhumain d'abnégation et d'héroïsme. Voyons donc, mon Albertine, ce que nous pouvons faire dans la sphère modeste où nous nous trouvons placées. Je ne parlerai pas des aumônes particulières, la circonstance les fait naître, et le cœur les dicte; c'est un malade du voisinage auquel il faut du vin et du bouillon; une pauvre femme qui demande une layette, que l'on taille à la hâte dans ses restes de toile et de flanelle; un vieillard à qui l'on envoie régulièrement du pain, un peu de bois ou de charbon, quelque descorte de la table; c'est une infortune soudaine, chômage, maladie, accidents, qui met une honnête famille aux abois et à laquelle on pourvoit par une aumône abondante; tout ceci, c'est la monnaie courante de la charité; mais je crois que dans certaines positions qui obligent, il est bon d'appartenir à quelques œuvres publiquement établies, de les soutenir par son zèle et sa présence, et de profiter des bons exemples qu'on peut y rencontrer. Grâce à Dieu, ces œuvres sont nombreuses en France : monsieur votre père fait partie de la *société de Saint-François Régis*, qui pourvoit au mariage des indigents; Gustave, lorsque ses études seront finies, pourra choisir entre la *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul*, dévouée à la visite des pauvres, ou le *Patronage des jeunes enfants*, que l'on surveille et que l'on instruit; ou l'*Œuvre des militaires*, à qui des hommes zélés enseignent la religion et les éléments des sciences. Vous-même, plus tard, vous serez *dame de charité*, et vous visiterez les pauvres malades; vous vous occuperez des veuves et des vieilles filles indigentes, ou vous patronerez et surveillerez les *Asiles de l'enfance*, ou vous appartiendrez à la *Charité maternelle*, qui pourvoit aux besoins des mères et des nouveaux nés. Les jeunes filles ont aussi leurs œuvres. Dans plusieurs villes, elles se rassemblent une ou deux fois par semaine, et travaillent en commun à des vêtements destinés aux pauvres. Une cotisation légère, fournie chaque mois, permet d'a-

cheter le calicot, la futaine, les indiennes avec lesquels ont fait des chemises, des jupons et des camisoles. C'est une aimable et bonne idée que celle-là, puisqu'elle a le mérite de consacrer à la fois aux pauvres notre temps, notre argent et le travail de nos mains, et de leur fournir des vêtements conformes à leur condition, bien préférables, pour la bonne grâce, le bon usage et la convenance, aux vieilles robes, au linge fin et usé, provenant de votre garde-robe, que vous pourriez leur donner. L'*Œuvre des jeunes Économes* s'adresse encore aux jeunes filles : riches, aimées, heureuses, elles consacrent aux jeunes filles pauvres, aux apprenties, exposées à tant de périls, un peu de temps et un peu, très-peu d'argent. Chaque associée paie *cinq centimes* par semaine et se charge de recueillir dix souscriptions semblables, soit vingt-six francs par an. Avec ces petites sommes, dime légère prélevée sur l'onéreux impôt de la toilette, on crée des ouvrages, où les filles pauvres acquièrent l'instruction chrétienne et la connaissance d'un état, et où elles sont à l'abri de tous les dangers qui pourraient les menacer. Que de bien s'opère par cette charitable institution, due tout entière à des jeunes filles ! et quelle est l'enfant aimée d'une heureuse famille qui ne pourrait trouver dans sa bourse, dans celle de ses parents, de leurs vieux amis, les vingt-six francs qui sauveront tant de pauvres enfants de la faim, des séductions du vice et qui en feront d'honnêtes ouvrières et de bonnes mères de famille ? Voilà une œuvre bien tentante pour vous et pour Octavie. Si elle existe dans votre ville, tâchez de vous y associer bien vite; si elle n'est pas connue, n'oserez-vous pas l'entreprendre, aidée de quelques-unes de vos amies ? Je vous enverrais les documents nécessaires.

Les jeunes filles entreprennent quelquefois des œuvres plus considérables encore. Je me souviens d'avoir vu, il y a quelques années, à Anvers, un hôpital destiné aux jeunes enfants, et soutenu par la charité d'une société de jeunes filles. Quelques mères jouaient seulement, parmi elles, le rôle de conseillères. Elles avaient loué une maison avec un beau jardin; on avait placé dans des salles propres et salubres des lits et des berceaux en fer; deux ou trois religieuses faisaient le service; un bon médecin donnait des soins gratuits, et chaque jour, une jeune personne, membre de la petite société, passait les heures de la matinée et de l'après-dînée à l'hôpital. Elle allait de salle en salle, comme un bon ange, consolant les petits malades, jouant avec les convalescents, qui la tiraient familièrement par la robe; faisant dîner les enfants, ayant soin que tous récitassent leurs prières, et dans les moments perdus, travaillant au linge de la maison. C'était simple et charmant, et cet établissement si utile, où les enfants aimés, soignés, étaient si heureux qu'ils pleuraient quand la guérison venue, il fallait sortir, cet établissement modeste se soutenait par les cotisations des jeunes personnes de la ville et par quelques concerts qu'elles organisaient au profit de leur œuvre. La toilette et les fantaisies y perdaient peut-être, mais les petits enfants y gagnaient.

Vous le voyez, chère Albertine, les jeunes filles, en s'associant, peuvent faire beaucoup de bien, et, ne l'oubliez pas, il y a beaucoup de bien à faire. Les pauvres sont si nombreux et leurs misères si profondes ! Tâchez de les soulager, et par les aumônes secrètes,

que la main droite dérobe à la main gauche, et par l'aumône publique, par le zèle, le dévouement dont l'exemple salulaire provoquera d'autres entraînements généreux. Donner, se dévouer, faire tarir les larmes amères, en faire couler de plus douces, c'est là le vrai, l'unique bonheur de la vie! Écoutez un prédicateur bien mondain, mais qui, en observant ce qui se passe autour de lui, a rencontré les accents purs et nobles de la vérité :

« Vous payez très-cher, dit-il, vous autres, pour » aller voir des tragédies rondement débitées par des » comédiens qui déclament des vers; l'argent que » vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez » vos plaisirs, elle va le porter là-haut, tout près du » ciel, sous les toits où l'on brûle l'été, où l'on gre- » lotte en hiver. De ces hauteurs suprêmes, Dieu sait » si la *dévote* voit des drames cruels; Dieu sait si elle » essuie des larmes véritables! En ces lieux visités » par elle, et par Dieu, elle se sent bénie, aimée, ho- » norée et louée, et les larmes qu'elle répand sont si » douces! Allez donc à vos fêtes, à vos spectacles, à » vos expositions, à vos tueries, et rapportez-en des » larmes stériles, des pitiés de toile peinte et des » cœurs brisés par l'ophycléide et le *tam-tam* de l'or- » chestre en ébullition!... et la nuit venue, au lieu » de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames, armés de poignards et de coupes pleines de poison, » elle rêve des malheureux qu'elle a secourus; elle » revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant, » elle entend la bénédiction du vieillard! Voilà des » rêves! voilà des drames!... »

De qui ces lignes charmantes! de monsieur Jules Janin, qui n'a jamais si bien parlé; écoutez-le, ma chère enfant, et cherchez ce bonheur et ces plaisirs qu'il décrit si bien. Mais pour être charitable, souvenez-vous toujours qu'il faut être économe, et qu'on ne donne pas longtemps lorsqu'on ne sait pas se priver, et retrancher parfois sur les douceurs de la table ou les élégances de la toilette. Je pense aussi, après expérience, qu'il est nécessaire de fixer, en son budget, la part des pauvres, somme inaliénable, destinée aux bonnes œuvres, aux quêtes, aux charités journalières, aux charités imprévues. Si on ne prend pas cette précaution contre soi-même, la dime des pauvres sera des plus minces, car on s'abuse facilement et sur sa générosité et sur ses dons nombreux. Quelques pièces de cinq francs nous font illusion, et il vaut mieux, pour le paiement d'une dette aussi sacrée, se fixer une somme selon sa fortune, un dixième, par exemple; somme qu'on peut augmenter, mais à laquelle on ne retranchera rien. Que voulez-vous, mon Albertine? le cœur humain est faible aux tentations, il s'endurcit quelquefois aux misères des autres: il est bon de prendre des précautions contre soi-même.

Adieu, mon enfant chérie, je souhaite que vous aimiez les misérables et qu'ils vous aiment, et que l'on dise de vous: Elle est si bonne pour les pauvres! C'est un éloge et une bénédiction que je demande pour vous au bon Dieu.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 12.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse détaillée des morceaux dont se compose notre Catalogue de décembre; ces divers ouvrages ayant paru dans le courant de l'année: nous donnerons seulement un aperçu succinct des nouveautés que nous nous proposons d'offrir à nos abonnés pour le 1^{er} janvier 1858.

Boutons de roses des jeunes pianistes, par les meilleurs compositeurs, est une collection charmante de trente petits morceaux faciles qui sont particulièrement recommandés aux débutants dans l'étude de la musique. *Erliska*, polkamazurka, divertissements sur *la Gizza ladra*, fantaisies sur *l'Euryanthe* de Weber, plusieurs morceaux d'après *la Norma*, *l'Elisire d'Amore*, et sur différents opéras de Dalayrac, par

Moniot, qui depuis longtemps a pris ses lettres de naturalisation dans le monde musical, telles sont les œuvres que nous devons à M. l'éditeur Paté.

Nous ajouterons à ce recueil intéressant beaucoup de compositions de tous genres, au nombre desquelles il faut citer quarante mélodies pour violon en quatre cahiers sur des motifs de Schubert; *la Perle d'Aquitaine*, de Kremer; *le Quatuor des Puritains*, par Descombes; *Friole*, valse due au talent de M. Vienot; *Retour en Crimée*, marche de Fer-rand de Caire; et enfin, bon nombre de compositions charmantes qu'il serait trop long d'énumérer, et que met à notre disposition M. l'éditeur Petit.

ÉDUCATION MUSICALE

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'OPÉRA ITALIEN A LONDRES.

HAENDEL.

(Deuxième et dernier article.)

Les discussions que Haendel avait eues avec une partie de la noblesse de Londres lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Ceux-ci voulurent se venger de son humeur hautain et établirent en concurrence avec lui un second opéra italien qu'ils firent diriger par Porpora, venu exprès d'Italie, et dans lequel on entendit Senesimo, la Cuzzoni, Montagna, Segotti et Bertolli. La lutte devint encore plus pénible l'année suivante, car Farinelli fut engagé pour le théâtre qui était hostile à Haendel, et l'effet que produisit ce chanteur surpassa tout ce qu'on avait vu jusque-là. Ce fut un véritable délire auquel on ne peut comparer que celui qui s'empara de la nation anglaise lorsqu'elle entendit la Catalani. Haendel n'avait aucun chanteur qu'il pût opposer à Farinelli : son génie seul le soutint ; mais l'excès du travail altéra sa santé. Cette lutte continua jusqu'en 1737, époque à laquelle Farinelli quitta l'Angleterre pour aller en Espagne. L'arrivée de cet artiste incomparable à la cour de Philippe V fut l'origine d'une fortune dont il y a eu très-peu d'exemples. Farinelli, par le charme de sa voix, s'empara de la faveur du prince et devint premier ministre, dignité qu'il conserva sous les deux règnes suivants. Le second opéra de Londres fut fermé après le départ de Farinelli.

Haendel, fatigué par les prodiges d'activité qu'il avait faits pendant toute cette guerre musicale, fut obligé d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour y rétablir sa santé. De retour à Londres, il y forma une nouvelle association avec un de ses anciens chanteurs nommé Heidegger, pour l'exploitation de l'opéra italien au théâtre de Hay-Market. Les associés engagèrent Caffarelli, considéré à juste titre comme un des premiers chanteurs de l'Italie. Ils lui adjoignirent trois autres artistes remarquables nommés Merighi, la Francesina et madame Marchesina ; la nouvelle troupe fit son début le 7 janvier 1738 dans le *Pharamond*, de Haendel. Cette entreprise fut désastreuse : l'association de Haendel était insolvable ; toutes les charges, qui étaient énormes, retombèrent sur le compositeur, et celui-ci se trouva ruiné à la fin de

cette saison. Heureusement le génie du grand homme vint encore à son secours. Ce fut à cette époque qu'il conçut le plan de ses oratorios, qui sont ses plus beaux titres de gloire et qui firent sa fortune. L'idée heureuse qu'il avait eue de composer ces ouvrages sur des paroles anglaises, flatta la nation ; et bientôt il acquit une popularité jusqu'alors sans précédent. Le premier essai de ces oratorios eut lieu au théâtre de Hay-Market, en 1739, et le produit des recettes fut immense. Il ne diminua point pendant les années suivantes, et Haendel put réparer avec usure les pertes qu'il avait faites à l'Opéra.

Après lui, l'opéra italien fut alternativement dans une situation prospère ou fâcheuse ; mais en définitive il causa très-fréquemment la ruine ou la banqueroute des directeurs. Cependant la noblesse anglaise aime ce spectacle, parce qu'il n'appartient en quelque sorte qu'à elle ; mais on ne peut l'y attirer qu'en lui faisant entendre les artistes les plus célèbres, et les sommes énormes qu'il faut accorder à ceux-ci, sont une cause perpétuelle de ruine et de faillites pour ceux qui ont l'imprudence de se hasarder dans cette entreprise. L'Opéra-Italien de Londres est peut-être le théâtre où l'on a entendu le plus de grands chanteurs ; cependant c'est celui dont le produit a été le plus faible en le comparant à la dépense. Successivement, après Caffarelli, on y vit paraître Guadagni, la Mingotti, de Amicis, Sabelloni, Millio, Rauzzini, la Sestini, Pacchiarotti, Viganoni, Tenducci, Crescentini, Rubinelli, la Mara, la Storace, Marchesi, la Banti, mesdames Bollington, Grassini, Catalani, Fodor, Pasta, Pisaroni, et postérieurement mademoiselle Sontag, mesdames Malibran, Damoreau ; Lablache, Rubini, Tamburini, Ronconi, Mario, mesdames Persiani, Crisi, Jenny Lind, Alboni, enfin tout ce que l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre ont produit de plus parfait, sans que le charme de ces artistes de premier ordre pût garantir les directeurs de l'Opéra contre les revers par lesquels se sont terminées toutes les entreprises, et, ce qu'il y a de plus remarquable, sans que le goût de la nation anglaise s'en améliorât ; mais elles n'en furent pas moins utiles, puisqu'elles popularisèrent la musique italienne dans cette nation jusqu'alors rebelle à l'art et à la science de la musique. Haendel, né à Halle (Saxe) en 1684, est mort à Londres et a été inhumé à Westminster en 1759.

MARIE LASSAVEUR.



Revue Musicale.

Il faut rire vite, a dit un philosophe, de peur de mourir sans avoir ri. Maître Griffard a donné raison à cet aphorisme, en s'épanouissant pour un jour sur les planches du Théâtre-Lyrique. Hélas ! il a vécu ce que vivent les roses, malgré le talent des auteurs et la verve des comédiens. Aussi pourquoi apporter sur une scène sérieuse des productions qui feraient un excellent effet à la salle Choiseul, mais qui n'ont en aucune façon les éléments d'un opéra. Les pochades qui font rire sans intéresser le public intelligent, n'obtiennent de succès que dans le cénacle de M. Offenbach. Comment MM. Mestépès, auteur du libretto, et Léo Delibes, auteur de la musique, ont-ils pu se tromper de route ? Leur petite pièce bouffonne aurait vécu dans le sanctuaire profane des jeux et des ris, comme eut dit Florian, tandis qu'il est mort sur le boulevard du Temple. Mais les choses sont ainsi faites dans notre monde de contrastes : Griffard poussait à peine son dernier soupir, que Margot sortait de ses limbes. — Margot, la petite paysanne normande, toujours gaie, toujours pimpante, toujours gracieuse, a fait une entrée véritablement triomphante dans le monde où l'avait conviée M. Carvalho. — Si je devais énumérer les rares qualités, la hardiesse incomparable, les vocalises étourdissantes dont cette petite héroïne en jupe de droguet fait preuve dans l'œuvre de Messieurs de Leuven et Clapisson, il faudrait écrire un volume dont nos jeunes lectrices s'amuseraient moins qu'à voir elle-mêmes la pièce dont il est question ; je me bornerai donc à dire que les succès de la Fanchonnette et de la Reine Topaze ont été dépassés par celui de Margot. Ce n'est pas que le poème de cet ouvrage ait un grand mérite littéraire, et que le sujet soit de nature à intéresser vivement le public. C'est une petite historiette toute simple, où l'on ne découvre rien qui ne soit connu au théâtre depuis longtemps ; mais les auteurs en ont su tirer parti. Les scènes se succèdent sans longueur, la musique est sagement appropriée aux paroles, il y a parfois une gaieté vraie, parfois un sentiment naïf ; enfin, le tout, sans être une œuvre remarquable, est sau-poudrée par madame Miolan-Carvalho de tant de sel, de tant de grâce, surtout de tant de talent, que chacun en est enchanté.

L'ouverture de Margot se borne à une introduction pastorale où les violons, les altos, les violoncelles, les clarinettes, prétendent imiter à tour de rôle le chant du coq, la brise du matin et le gazouillement des oiseaux. Avouons qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver cette ressemblance.

Un petit duo, ou plutôt une romance à deux voix entre madame Miolan et Froment, ouvre le premier acte. Puis vient un autre duo, chanté par madame Miolan et Montjauze, dont le style et la verve ont mérité les honneurs du bis. On a remarqué dans le second acte les couplets de Meillet : *Va, mon enfant, qui vivra verra*, qui sont d'une bonne facture, un chant de bravoure dont la mélodie n'a

rien de neuf, et l'air des fleurs, par Margot, avec des gerbes de vocalises, d'arpèges, de trilles, tout un poème d'arabesques qui a soulevé l'auditoire. Cet incroyable point d'orgue ne peut se formuler. Ce n'est pas de la musique, c'est un feu roulant de fantaisies et de difficultés. Un chœur de paysans, qui commence le troisième acte, est traité avec assez de franchise ; le duo entre Meillet et mademoiselle Girard, et l'air chanté par madame Miolan, ne doivent leur valeur qu'à la manière remarquable dont ils sont exécutés. Les couplets de mademoiselle Girard, *Peut-être qu'en aurais fait autant*, ont été redemandés par la salle entière. Bref, la pièce n'a réussi que grâce au talent des interprètes, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démentis, que madame Miolan-Carvalho est tout le succès de l'ouvrage.

Nos lectrices ont pu remarquer, si elles se sont donné la peine de lire nos articles avec quelque attention, que nous avions une grande pension vers la musique religieuse. Les plus nobles sentiments de l'âme traduits dans une langue sublime, voilà certes ce que nous plaçons beaucoup au-dessus des créations même les plus remarquables de la musique profane. Aussi regardons-nous comme une bonne fortune la composition d'un auteur moderne qui consacre son talent au genre sacré. M. Benoist, professeur au Conservatoire et organiste de l'empereur, a fait exécuter le jour de la Toussaint à Saint-Eustache, une fort belle messe en musique, de sa composition. De grandes et sérieuses qualités se font remarquer dans cet ouvrage, écrit avec le charme et la pureté d'Haydn. Le *Kyrie*, cette prière du chrétien implorant la divine miséricorde, a jeté dans l'âme des auditeurs cette émotion qui la dispose à écouter et à sentir les bienfaits de la parole sainte. Le *Christe* d'abord en solo pour ténor, puis repris en chœur, est une page vraiment grande, vraiment religieuse ; le *Gloria* est bien un chant de triomphe. Le *Gratias* en quatuor et solo est dialogué et ciselé comme une messe de Cherubini. Le *Sanctus*, l'*Hosanna*, l'*O salutaris*, l'*Agnus Dei*, tout a été admirable de profondeur, d'élévation et d'harmonie. Partout on sent dans cette composition magistrale un sentiment de la foi, qui pénètre, une grande manière qu'on admire ; l'*Offertoire* a été joué par M. Edouard Baptiste, sur le grand orgue de Barker ; c'était le prélude et la fugue en ut mineur de J. S. Bach.

Nous devons mentionner un événement qui est appelé à faire sensation dans le monde musical. La jeune veuve de l'éminent *Fumagalli* est décidée à accepter la rude carrière du professeur.

Le talent remarquable qu'en lui connaît, le courage dont fait preuve une jeune femme qui, par la haute position de son mari dans l'art, était destinée à une vie moins laborieuse, ne manqueront pas sans doute d'éveiller en sa faveur de vives sympathies, et de lui amener de nombreux élèves.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

MANIÈRE DE NETTOYER LE BOIS DORÉ. — Enlever préalablement toute la poussière, laver ensuite délicatement pendant une minute avec un pinceau trempé dans le liquide dont suit la formule, éponger à mesure qu'on lave.

Préparation du liquide :

Mêler ensemble dans une fiole cinq grammes de savon vert et deux décilitres d'eau-de-vie.

FOIE DE VEAU EN DAUBE.

Piquez le foie de gros lardons ; mettez-le dans une casserole avec du lard, des oignons, des carottes, poivre, sel, un bouquet garni et un verre de vin blanc ; faites cuire pendant trois heures, feu dessus et dessous. Servez chaud avec les légumes. En ajoutant un pied de veau au foie, le jus se congèlera en refroidissant. Froid, entouré de gelée, c'est un joli plat de déjeuner.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1, Mouchoir — 2 et 3, Passe et rond d'un bonnet de baptême — 4, Entre-deux — 5 à 7, Couronnes — 8, Bas de jupon — 9, Écusson avec les lettres E. P. — 10, *Jane* — 11, *Mary* — 12 et 13, Col et manchette — 14, Écusson — 15 et 16, Couronnes — 17, *Anne* — 18, Couronne — 19, *Frances* — 20, H. G. — 21 et 22, Couronnes — 23 et 24, Col et manchette — 25, *Sophie* — 26, 27 et 28, Chiffre, écusson et mouchoir — 29, Couronne — 30, A. L. — 31, Couronne — 32, *Louise* — 33 et 34, Couronnes — 35, Dessin allant avec celui du numéro 8 — 36, Couronne.

PATRONS.

37, 38, 39, Manteau caban pour petit garçon de trois à cinq ans — 40, Croquis du caban — 41 à 43, Patron d'une manche de robes — 44, Croquis de cette manche — 45 à 47, Patron d'un bonnet de nuit — 48, Croquis de ce bonnet — 49, Patron d'une ceinture de jupon — 50, C. M. — 51, C. C. — 52, C. O. — 53, R. O. — 54, Dessin de soutache pour bourrelets de fenêtres — 55, Vide-poches — 56, Ecran de lumières — 57, Croquis d'une manche de robes et d'une sous-manche blanche — 58, Croquis d'une cravate — 59 à 65, Modèles de jours variés.

La petite édition finit au numéro 9 inclusivement.

Dernièrement, chère Florence, j'ai été vivement impressionnée par une cérémonie à laquelle j'ai assisté : c'était une prise de voile de trois sœurs hospitalières, dans la petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, qui sert de chapelle à l'Hôtel-Dieu.

Lorsque j'ai vu le grand voile étendu sur la tête de ces trois jeunes femmes, les larmes ont jailli de mes yeux; et cependant, s'il était possible de se dépouiller de tout sentiment mondain, ce serait d'une ineffable douceur que, vis-à-vis d'un tel spectacle, l'âme se sentirait pénétrée! En effet, quoi de plus touchant que la vue de ces saintes créatures, embrassées à ce point de l'amour de Dieu et du prochain, qu'elles se dévouent au service des misères les plus humbles et, parfois, les plus repoussantes? Il me semble qu'on ne les saurait trop exalter, et vraiment, quelles que soient les diatribes qu'on ait écrites contre l'humanité, il faut que cette pauvre humanité vaille encore mieux qu'on ne dit pour que les hôpitaux ne manquent jamais de ces sublimes desservantes.

Il en est de même des missions lointaines. A quoi ne sont pas exposés les hommes généreux qui s'y sont dévoués? Cependant, chaque année voit de jeunes missionnaires s'élancer, avec enthousiasme, sur les traces de leurs devanciers, ces traces dussent-elles les conduire aux persécutions et à la mort!

Mais, grâce à Dieu, telle n'est pas toujours la fin de leurs peines; et, à ce propos, on raconte le trait suivant: Un missionnaire parcourait seul les espaces qui séparent les Etats-Unis de la Californie; le silence était profond, les arbres de la forêt sombres autant que majestueux, la solitude paraissait absolue. Sans y songer presque, les sentiments d'admiration et d'adoration dont

le voyageur était pénétré éclatent subitement en une hymne d'une telle douceur, que les Indiens, qui écoutaient ses pas et le suivaient pour l'assaillir peut-être, l'entourèrent bientôt, lui prenant les mains, poussant de petits cris de satisfaction, gambadant autour de lui, lui offrant le calumet de paix, et lui ouvrant la hutte de l'hospitalité. La mort attendait, probablement, le saint missionnaire, à quelque détour de sentier; sa voix s'élève pour chanter Hosanna! et de nouveaux chrétiens sont gagnés à l'Eglise! Puisse Dieu réserver le même bonheur à tous les apôtres de la foi!

Un privilège de notre causerie, c'est de ne point courir à la recherche de la transition, n'est-il pas vrai, chère Florence?

Sans transition donc, je passe du touchant au drôlatique, à savoir, à la fondation d'un club pour la propagation de l'esprit français; club où un très-bon mot vous classera dans une certaine catégorie, où un mot de médiocre valeur vous rejettera un échelon plus bas, et où, enfin, tant que vous n'aurez rien émis de notable, vous resterez perdu dans la foule des aspirants.

J'ai dit notable avec intention, attendu que, dans les réunions de ce fameux club, il y aura un pointeur qui notera tout ce qui se dira de spirituel autour de lui.

Dans ces séances, un membre de la première catégorie pourra descendre à la seconde, comme un aspirant monter à la première, selon, non leurs faits, mais leurs dires.

Ce sera très-aisé d'avoir de l'esprit dans ces conditions-là! et ce sera là de l'esprit de bon aloi,

vraiment! De l'esprit, une chose si indépendante et si fugace! De l'esprit, cet éclair qui jaillit quand on s'y attend le moins, et qui reste sourd à tout appel! Dites à deux personnes d'esprit d'avoir de l'esprit, cela suffira pour qu'elles restent muettes, et, si elles veulent pourtant ne point mentir à leur renommée, tout ce qu'elles diront ne pourra être qu'alambiqué, et, par conséquent, manquera à la première condition de l'esprit, c'est-à-dire au naturel.

Il y aura dans le club une place, la meilleure, la seule que l'on pourrait ambitionner, si elle ne devait être payée 500 francs par séance : ce sera celle d'un curieux qui, pour son argent, aura le droit d'écouter, de gloser à part lui, et de ne rien dire! A la bonne heure! Du moins, pour occuper cette place-là, il ne faudra qu'être riche.

Assez causé, mademoiselle; et ne vous semble-t-il pas que je me sois oublié? Voilà ce que c'est que d'avoir un aimable et indulgent partner! Mais, prenons nos planches et commençons notre besogne mensuelle.

COTÉ DES BRODERIES.

1, MOUCHOIR, plumetis et œillets ou pois; dans le bord, un feston feuille de rose est surmonté d'un cordonnet mat. Ce dessin, d'une grande simplicité, pourrait se simplifier encore, en faisant toutes les feuilles fendues en broderie à la *minute*, ou *point de poste*.

2 et 3, PASSE et ROND d'un bonnet de baptême, allant avec le dessin de la robe que tu as reçue le mois dernier. Le bonnet doit être doublé et orné comme la robe. Le mois prochain tu recevras le patron d'une pelisse toute nouvelle, complément de cette élégante toilette.

4, Le dessin indiqué par ce numéro, appartenant au bonnet, n'est placé là que pour te dire que tu pourrais, avec cette simple guirlande, faire de très-jolis entre-deux.

5 à 7, COURONNES POUR MOUCHOIRS de divers genres.

8, BAS DE JUPON, composé de plumetis, de jours, et de festons feuille de rose.

9, ÉCUSSON DE MOUCHOIR, renfermant le chiffre E. P., plumetis ordinaire, plumetis fendu, points de plumes et jours dans le cœur des fleurs.

Ici finit la petite édition.

10, *Jane*, plumetis.

11, *Mary*, plumetis ordinaire et plumetis fendu.

12 et 13, COL et MANCHETTE. Ces deux objets sont assortis au dessin du n° 8 et à celui du n° 35; ils doivent, avec l'aide de ces deux derniers, composer un très-élégant peignoir. Pour une camisole, le dessin du n° 35 suffirait; enfin, le col et la manchette peuvent aussi être employés isolément; dans ce cas, tu les broderais sur mousseline claire, et les garnirais d'une valenciennaise de trois centimètres, légèrement froncée.

14, ÉCUSSON pour mouchoir d'homme, plumetis simple.

15 et 16, COURONNES, plumetis facile.

17, *Anne*, plumetis orninaire et plumetis à la minute.

18, COURONNE, plumetis.

19, *Frances*, plumetis.

20, *H. G.*, plumetis facile.

21 et 22, COURONNES, plumetis simple.

23 et 24, COL et MANCHETTE, plumetis ordinaire ou mélange de plumetis point de poste, pour les feuilles fendues; au bord est un feston feuille de rose avec pois. Pour rentrer dans la mode du moment, je t'engage à placer ton étoffe double sous les chaînes de pois qui relient les écussons aux feuilles; cette différence du mat au clair est d'un bon effet.

25, *Sophie*, plumetis facile.

26, 27, et 28, MOUCHOIR SIMPLE, avec un écusson renfermant les lettres J. C., le tout au plumetis et feston feuille de rose.

29, COURONNE, plumetis.

30, *A. L.*, plumetis fin et points sablés.

31, COURONNE, plumetis.

32, *Louise* plumetis.

33 et 34, COURONNES, plumetis.

35, Dessin allant avec celui du n° 8.

36, COURONNE, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

37, 38 et 39, MOITIÉ D'UN MANTEAU CABAN avec capuchon, pour petit garçon de trois à cinq ans; ce modèle, un des plus heureux que nous ayons vus chez madame Havez (1), si féconde en jolies inventions, se fait en drap épais, en drap léger doublé et piqué, en loutre, en peluche de laine, ou enfin en velours; si l'on choisit du drap, il sera de préférence d'une couleur foncée. Autour du caban, des poches, des manches et du capuchon, on posera, à cheval, un petit velours écossais; ce même velours, qui est parfois remplacé par un galon rouge uni, vert ou gros bleu, ou par une ganse en passementerie, doit remonter sur les manches, jusqu'à la saignée. Au bout du capuchon est un gland en laine du Thibet, ou mieux encore en passementerie de laine ou de soie, rappelant le galon du tour. Ce caban, lorsqu'il se fait en velours, se double de soie ouatée et piquée ou de flanelle unie, rouge ou bleue, ou enfin d'une fourrure très-ordinaire, ce qui n'en constitue pas moins un vêtement très-élégant.

40, CROQUIS DU CABAN, terminé.

41 à 43, PATRON D'UNE MANCHE DE ROBE fermant au poignet; innovation qui nous permettra de braver impunément le froid, sans murmurer contre les rigueurs de la mode; du reste, nos petits bonheurs ne s'arrêteront point en si beau chemin, puisque les manches plates, mais tout à fait plates, reprennent faveur; aussi

(1) 23, rue Vivienne.

vais-je, le mois prochain, t'en expédier un patron des plus parfaits, certaine du bon accueil qu'il recevra de toi; en attendant, occupons-nous de celui-ci, qui est, comme tu le vois, composé de trois parties. Le fond de la manche se plisse à plis plats, dans le haut et dans le bas; ces plis, dont la profondeur est indiquée sur notre planche par quelques traits fins, doivent cependant suivre certaines modifications, selon la grosseur du bras; ainsi, dans le bas, il faut fermer la manche de manière à pouvoir seulement passer la main, mais très-aisément; dans le haut, l'entournure du corsage te guide; tu poses ton jockey, lequel n'a, dans le milieu, qu'un seul pli creux; tu fais de même pour le revers du bas, improprement nommé jockey dans notre planche. Ce jockey et ce revers, doivent être garnis comme le reste de la robe; voici comment était celle sur laquelle j'ai copié notre manche; c'est une charmante idée, dont nos amies déjà mariées profiteront j'en suis sûre, et qu'à notre tour, nous pourrions suivre dans une certaine limite:

Cette robe était en satin uni, marron mi-foncé; le corsage sans basques faisait la pointe; sur le devant était un plastron en velours noir, dont les bords formant une légère ondulation, étaient terminés par une guipure de trois centimètres; le milieu du corsage était fermé par deux rangées de boutons en passementerie, rattachées l'une à l'autre au moyen de ganses formant un peu brandebourg. Sur la jupe, se trouvaient des revers en velours, disposés en tablier et ornés de guipure comme le plastron du corsage, avec deux rangées de boutons du haut en bas. Quant à la manche, que voici, le fond était en satin, et le jockey et le revers en velours et guipure.

N'est-ce pas que cette robe est jolie? de plus, elle nous repose de ces quilles, de ces pyramides, de ces pentes que l'on voit partout.

Cette robe, pour jeune fille, serait aussi très-convenable et très-jolie, moyennant les modifications suivantes; il faudrait : 1° choisir une étoffe de fantaisie, unie ou d'un petit dessin couleur sur couleur; 2° le velours, complètement supprimé sur la jupe, ne serait conservé qu'au corsage, et à la place de la guipure serait un petit effilé; mieux encore, une bretelle à longs bouts, formée par un large ruban de velours que terminerait un petit tom-pouce; 3° les manches comme les précédentes, sauf l'effilé à la place de la guipure. Maintenant, pour plus de simplicité encore, nous pourrions remplacer le velours qui est toujours, de quelque façon qu'on l'emploie, une chose élégante, par de la peluche, de la moire, ou enfin par de l'étoffe écossaise, si fort à la mode en ce moment.

Puisque nous voilà sur le chapitre robes, épuisons les renseignements que nous nous sommes procurés à ce sujet. Il y a encore de très-jolis corsages complètement faits de bandes de velours coupées à la pièce, alternées avec d'autres bandes de même largeur, pareilles à l'étoffe de la robe; ces sortes de corsages, qui peuvent se reproduire de toutes les couleurs, se font sans basques, et se terminent par une petite ceinture de velours à longs bouts flottants; les manches sont plates, à coude, et ont dans le haut un jockey de velours.

On porte beaucoup de petites pèlerines, rondes derrière et coupées carrément sur le devant; quelquefois carrées devant et derrière; ces pèlerines, qui ne descendent guère plus bas qu'une berthe ordinaire,

se garnissent d'effilés, de passementeries, de dentelle guipure ou autre, suivant le degré d'élégance que l'on veut leur donner. Si la robe est garnie de velours, la pèlerine peut être alors tout en velours. Pour le soir, on en fait en dentelle noire, blanche, et enfin en toutes sortes d'étoffes légères.

44, CROQUIS DE LA MANCHE DE ROBE.

43, 46, 47, PATRON D'UN BONNET DE NUIT entièrement coulé. Ce bonnet se fait en nansouk; la largeur des coulisses se trouve indiquée par des traits fins, sur la passe faisant pointe et sur le fond à porte. Comme les coulisses doivent nécessairement rétrécir beaucoup le bonnet, il faut avoir grand soin de laisser en plus la largeur de ces coulisses; tu choisiras de la ganse très-fine, et feras des points excessivement rapprochés. Le bavolet, qui est uni, aura un ourlet de 2 cent., surmonté de cinq petits plis. Les deux rangs de garniture sont également en nansouk, ayant au bord un simple feston-feuille de rose ou ordinaire; ces garnitures ont trois centimètres de hauteur, à partir du milieu du front jusqu'aux tempes, et quatre, des tempes jusqu'au bas des joues; les bouts se terminent en pointe sous le bavolet. Pour le rang de dessous, il faut un mètre quinze de longueur, et un mètre pour celui de dessus; le point de celui-ci est caché par un biais de nansouk, d'un demi-centimètre de large, piqué de chaque côté. La garniture du bavolet, longue de soixante-dix centimètres, a, dans le milieu, quatre centimètres de hauteur, et deux et demi vers les bords. En dessous du bavolet est une petite coulisse dans laquelle on passe, soit un ruban de percale, de trois centimètres de large, soit des bandes de nansouk ourlées comme les brides. Cette forme, qui coiffe parfaitement, pourrait encore se faire en supprimant les coulisses, que l'on remplacerait par un entre-deux et une bande formée de plusieurs petits plis; cela varierait et n'en serait pas moins joli.

48, CROQUIS DU BONNET.

49, PATRON DE CEINTURE pour jupons. Cette ceinture se coupe en biais, se termine sur les hanches, et doit avoir une boutonnière dans le milieu du devant.

50, C. M., plumetis riche.

51, C. C. C., plumetis idem.

52, C. O., plumetis.

53, E. O., plumetis.

54, Dessin simple, à exécuter en soutache, pour bourrelets de fenêtres; ces bourrelets, plus élégants que les affreux bourrelets que l'on achète chez les tapisiers, se font en drap de la couleur du meuble; ils doivent être doublés de percaline glacée, bien ourlés et soigneusement piqués. Au bord, dans le bas, on met un petit effilé tom-pouce, une soutache posée à plat, ou l'on fait tout simplement découper le drap à dents de scie.

55, VIDE-POCHE. Le canevas est de moyenne grosseur, les marguerites sont blanches, en perles lait, avec nervures en perles d'or; les feuilles, en perles noires et nervures d'or; les deux fonds, l'un en fantaisie rose chine et l'autre vert de mer, sont séparés

par un rang de perles d'acier taillé, numéro 12. Tu vois par notre croquis, que la partie brodée sur le canevas est découpée en festons inégaux. Eh bien, cette broderie se détache sur des crevés de satin rose de chine, préalablement disposés sur une carcasse ordinaire, et, sur ces crevés, retombent de superbes glands en passementerie. L'intérieur est doublé de satin rose de chine disposé en tuyaux d'orgues; une cordelière et un gland à trois flots terminent ce vide-poche d'une suprême élégance.

56, ÉCRAN DE LUMIÈRES. C'est une bien jolie chose à offrir et que l'on peut, comme tous les écrans ordinaires, varier à l'infini. Celui-ci est fait sur moire blanche; il a vingt-cinq centimètres de longueur, et seize de largeur; une guirlande de grosseilles avec leur feuillage forme l'encadrement; les feuilles sont en satin ou en velours, découpées à l'emporte-pièce ou aux ciseaux; elles sont retenues tout autour par un cordonnet d'or; les grosses nervures sont en soutache d'or, et les fines en cordonnet. Les grappes de grosseilles se font en chenille nuancée, commençant par le grenat foncé, et arrivant au bas, à la couleur grosseille; chaque grain est entouré d'un cordonnet d'or; ces grains pourraient aussi être en perles blanches. Dans le milieu de l'écran est un tronc d'arbre qui se brode au passé, en chenille, dans les couleurs naturelles; les feuilles de l'arbre doivent être comme celles de l'entourage. Sur les branches de cet arbre, est gracieusement perché un magnifique oiseau de paradis, avec tout son plumage se détachant en relief et en couleurs éclatantes sur le fond blanc. Ces charmants oiseaux, dont la confection exige des mains très-habiles et spéciales, ont atteint, dans les magasins de madame Marie Soudan (1), un grand degré de perfection; aussi en expédie-t-elle journellement en province avec les autres fournitures nécessaires à la confection de ce joli écran; ces fournitures ne dépassent pas 8 à 10 francs. Tu n'ignores pas que maintenant toutes ces choses s'envoient par la poste, moyen d'autant plus commode qu'il est peu coûteux.

57, CROQUIS D'UNE MANCHE DE ROBE, et d'une sous-manche, en mousseline avec entre-deux. La manche de robe, à double pagodes, est surmontée d'un jockey, le tout orné de velours formant losanges et terminé par un petit effilé en chenille. Cette manche appartient naturellement à un corsage, lequel est fait avec de longues basques, ayant tout autour, de distance en distance, des pyramides de velours posées également en losanges; une quille assortie est placée de chaque côté de la jupe dépendant du corsage.

Quant à la sous-manche, c'est un bouillon en mousseline très-claire, ayant soixante centimètres de longueur, quarante-six de hauteur sur le bras, et trente-cinq en dessous. Le bouillon une fois taillé dans ces proportions-là, dans le bas, tu prendras ton étoffe au milieu à une hauteur de vingt-cinq centimètres, puis de chaque côté, à dix centimètres de distance, tu feras la même fente, deux fois, ce qui, avec l'ouverture laissée à la couture du bouillon, nous donnera six ouvertures qui seront roulées, froncées et montées sur un entre-deux de mousseline brodée, ayant deux

centimètres de largeur et douze de longueur, sauf celui du dessous de bras qui n'en doit avoir que dix. Cet entre-deux, que tu auras préalablement roulé, ou mieux encore ourlé pour plus de solidité, sera arrondi dans le haut. Pour le bas, un entre-deux pareil formera le poignet. Ces sortes de manches sont très-jolies et ont le grand avantage de ne point se chiffonner. Pour les faire, il faut cinquante centimètres de mousseline, cinq quarts de large, et un mètre d'entre-deux.

58, CROQUIS D'UNE CRAVATE, que l'on peut faire en taffetas, en moire, en velours, soit de couleur, soit noire; les bouts en sont brodés au passé, au point de chaînette, ou en soutache. Celle que je t'envoie est de la plus excessive simplicité, c'est tout bonnement du taffetas bleu garni d'une dentelle de Cambrai.

Le tour du cou est formé par un biais de sept centimètres de haut sur quarante de long; ce biais, que l'on ferme dans toute sa longueur, est ensuite retourné à l'endroit pour cacher la couture; ceci se fait avec le plus de soin possible, de façon à ne point trop froisser l'étoffe; de chaque côté, fais deux petites pinces plus ou moins profondes, suivant la grosseur du cou.

Pour les bouts, tu coupes deux morceaux également en biais, de quarante-six centimètres de long, quinze de large dans le bas, et onze dans le haut; ces bouts, comme le petit col, sont cousus en dedans, et la couture doit être placée au milieu. De plus, les bouts, taillés en pointe, seront ourlés comme un mouchoir, et sur le point de ton ourlé, tu coudras une dentelle de six à huit centimètres de hauteur; il en faut trente centimètres pour chaque bout; enfin, ces deux bouts seront réunis au petit col par un point de piqure.

JOURS EN POINT DE DENTELLE.

59 et 60, On fait douze grands réseaux dans le tour du compartiment de la broderie, en laissant un peu plus d'espace entre les réseaux des bouts. On surfile, et l'on fait encore douze réseaux qu'on prend dans les premiers. Ceux des bouts sont naturellement plus petits. En faisant les six réseaux du second côté, on prend la bride des six réseaux opposés. On ne surfile pas. On a maintenant ce que représente le dessin 59 bis. On entoure les petits carrés du milieu d'un double cercle de fil, en passant sur et sous les brides; puis, on festonne. Les triangles allongés qui séparent les grands réseaux se remplissent de points tout pareils à ceux qui font les points d'esprit. On commence par la pointe, qui doit être très-aiguë; pour cela on serre bien les premiers points. Vois le dessin n° 60.

61, Ce jour se fait sur tulle, je te le conseille pour tous les grands dessins en application; il va vite et produit beaucoup d'effet. Malheureusement, aucun dessin montrant les premiers degrés du travail ne peut nous venir en aide : point d'autres moyens que les mots. Arrmons-nous donc de patience. Chacun de ces ronds consiste en un réseau qu'on agrandit en le cordonnant avec ceux qui l'entourent et en faisant sortir l'aiguille dans le troisième réseau, tout autour; le réseau du centre comptant pour un. Ainsi, à chaque point on prendra sur l'aiguille deux brides. On fait dans le tour douze points. Il faut serrer et bien étirer

(1) Rue Saint-Denis, 145.

les brides ensuite autour du rond cordonné, pour que le tulle ne fronce pas. On est presque toujours obligé de redoubler quelques-uns des points du rond pour arriver à l'endroit d'où l'on doit passer à un autre rang. Il n'y a pas de réseaux entre les ronds, mais seulement quelques brides transversales appartenant aux réseaux cordonnés. Tu vois que les ronds s'alternent. Quand, au bout d'un rang, il ne reste pas assez de réseaux pour faire un rond, on en fait ce qu'on peut; il y en a plusieurs dans le dessin qui ne sont pas entiers.

62, S'il est un jour utile, c'est à coup sûr le *point d'échelle*, car on le fait dans tous les genres possibles de broderies. Je serais peu étonnée, toutefois, que tu ne susses pas le faire; il est un de ceux qui sont restés du domaine des brodeuses de profession; je vais donc commencer aujourd'hui par te l'expliquer.

Le *point d'échelle* ne s'exécute qu'après que les cordonnets sont faits. S'il suit une ligne droite, et dans le sens des fils, on en tire quelques-uns au milieu; le jour est alors plus ouvert, comme tu peux le voir dans une partie du dessin. On attache le fil sur le cordonnet et on en laisse dépasser un bout de toute la longueur du jour. Je te dirai tout à l'heure pourquoi ce fil. On prend quelques fils entre les deux cordonnets : ce sera une des petites brides ou, si l'on veut, un des petits échelons. On repasse l'aiguille comme si l'on voulait reprendre les mêmes fils, mais on la fait sortir dans les fils, contre le cordonnet, juste au-dessous des fils pris. On serre, et la bride se forme en laissant, à droite et à gauche, un petit vide. On passe l'aiguille dans le second vide et on la fait sortir encore contre le cordonnet, un peu plus loin que tout à l'heure. On procède de droite à gauche. À chaque point, on prend le fil *flottant* et on le cordonne ainsi peu à peu. Il est comme le tracé du cordonnet intérieur qui produit un si joli effet. Il ne s'agit plus maintenant que de répéter ce qu'on vient de faire. Il faut *trois* points pour chaque bride : on prend d'abord quelques fils qui font la bride, puis, on fait un deuxième point en passant l'aiguille à droite de la bride et en la faisant sortir contre le cordonnet; enfin un troisième point en passant l'aiguille à gauche de la bride et en la faisant sortir encore contre le cordonnet. On prend de nouveau quelques fils (premier point), et l'on fait les deux autres points comme il vient d'être dit. Voilà une de ces choses bien faciles à faire, et qui, à dire ou à lire, sont pour la patience une véritable épreuve; mais, nous nous résignons, toi et moi, c'est convenu. J'allais oublier de te dire que lorsqu'on suit une ligne plus ou moins en biais, et qu'on ne peut tirer de fils, on procède absolument de même, mais alors le jour est moins ouvert. On prend les fils, en les écartant le plus possible, à égale distance des cordonnets.

63, Ce jour ne se voit que dans les belles broderies sur mousseline, car bien que peu difficile, il est long à faire. Il se compose entièrement de réseaux tous faits de la même manière, mais les uns petits et les autres grands. Les grands réseaux forment les vides qui font ressortir le mat des œillets. On les fait en passant un, deux ou même trois petits réseaux, et, en surfilant, on prend deux ou trois fois la bride pour qu'elle soit bien tordue. Les œillets se font sur de petits réseaux disposés comme l'indique le dessin. Tu

comprends que ce jour, et le précédent, pourraient très-bien se faire dans des espaces de moindre étendue, tels que des demi-ronds et des demi-ovales, en n'en prenant que la moitié ou le tiers.

64, Quand tu auras fait le numéro 57, rien qu'en voyant le dessin tu comprendras celui-ci. Tu feras d'abord dix réseaux en tendant les brides, puis dix autres plus allongés que tu surfileras deux fois; enfin, cinq seulement qui laisseront un petit vide au centre. Sur le triangle que formera le surfil, entre chaque réseau, tu feras un petit rond festonné comme je te l'ai déjà expliqué; les dents du deuxième tour se rempliront en point d'esprit; tu doubleras, tu tripleras même les brides du premier rang, et tu les festonneras. Il faut te servir pour ce jour de fil très-fin, et de même pour le suivant (n° 65), qui se compose de huit réseaux allongés et de huit petits réseaux qu'on prend, non comme d'ordinaire dans la bride des réseaux précédents, mais dans le surfil qu'on a soin de ne pas serrer. On triple le surfil du second tour, puis on le festonne. À l'endroit où l'on a pris le surfil on fait une perle (rappelle-toi, je te prie, comment la perle se fait). Il reste, maintenant, à doubler les brides du premier tour de réseaux et à les festonner. Ces deux jours sont faciles autant que jolis. Le troisième exercera ta patience un peu plus.

65, Ce jour ne se fait que dans la broderie en application imitant le point d'Angleterre ou le point d'Alençon. Il ne produirait pas un joli effet dans une broderie au plumetis. Après avoir pris ses mesures pour s'assurer de ce que le compartiment peut contenir de carreaux, et pour les disposer le plus régulièrement possible, on tend des fils d'un sens, puis de l'autre; en croisant, tu prendras le fil dans un point, afin de consolider tout le quadrillé. Dans chaque carreau, tu feras ensuite quatre réseaux, et au centre des réseaux, un œillet festonné. Aie soin surtout de ne pas tendre les brides des réseaux : elles peuvent être trop longues sans inconvénient, mais il y en aurait si elles étaient trop courtes; il serait impossible alors que les carreaux restassent bien formés. À tous les endroits où les fils se croisent tu feras une perle.

PLANCHE COLORIÉE.

Dans le milieu est un *porte-journaux* ou *portellettres*; c'est une carcasse de carton dissimulée par de la mousse de laine, émaillée de petites fleurs également en laine; le dos et le fond sont recouverts d'une percaline glacée verte. De chaque côté du *porte-journaux* se trouvent deux *baguiers* en chenille ombrée, l'un à la forme d'une coquille, et l'autre représente une coupe avec mélange de perles satinées.

Ces deux objets exigent des carcasses en fil de fer. Viennent ensuite, à droite, un dessous de lampe, et à gauche, un dessous de vase ou de flacon. Le *dessous de lampe* a 16 centimètres de diamètre; le rond du milieu est fait sur de la ficelle; la laine blanche est lamée or, ainsi que la laine noire; tout autour est un ornement en perle, pour l'arrangement duquel notre dessin te servira de modèle. Point de doubleur pour ce grillage en perles, il reste à jour.

Le *dessous de flacon* n'a que douze centimètres de diamètre, il est fait sur canevas n° 24. Toutes les couleurs des pensées sont en soie, le feuillage en laine,

et le fond en perles cristal blanches. Tout autour est une frange en très-grosses perles cristal également blanches. Ce dessous de flacon doit être collé sur un carton très-fort, recouvert d'un papier blanc moiré.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilettes de bals, de concerts, de grands dîners. —

Robe de taffetas, jupe unie avec doubles quilles en rubans formant chevrons, retenus de trois en trois par une rosette de passementerie; la berthe du corsage, ornée de la même manière, retombe sur une petite manche bouffante, dont on ne voit que le bouillonné de tulle.

Robe à deux jupes en grenadine à petites raies satinées; au bord de la première jupe, sont posés deux rangs de rubans de gaze satinés et découpés en dents aiguës; ces deux rangs, posés tous droits, sont surmontés de deux autres rangs faisant coquille; sur le devant du corsage et sur le dos, ces mêmes rubans sont disposés en forme de V; on les retrouve autour des bretelles et sur les deux volants des petites manches.

Madame Gillard, à laquelle j'ai fait part de tes demandes réitérées sur les diverses compositions de trousseaux, a bien voulu me donner les détails suivants :

Trousseau de 5 à 6,000 francs.

- 4 douzaines de chemises de toile.
- 12 chemises de nuit garnies.
- 12 camisoles unies.
- 12 camisoles garnies.
- 12 jupons unis.
- 6 jupons brodés.
- 6 jupons de fantaisie.
- 3 douzaines de mouchoirs de batiste.
- 1 douzaine de mouchoirs de toile.
- 1 douzaine de mouchoirs brodés ou festonnés.
- 1 mouchoir riche avec dentelle.
- 12 bonnets de nuit simples.
- 6 bonnets de nuit garnis.
- 6 bonnets du matin.
- 6 peignoirs.
- 6 parures piquées en toile.
- 6 parures brodées.
- 1 parure en dentelle.
- 2 chemisettes.
- 1 pèlerine avec manches.
- 2 douzaines de paires de bas ordinaires.
- 1 douzaine de paires de bas très-fins.
- 6 paires de bas à jours.
- 12 paires de draps en toile pour maîtres.
- 12 paires de draps en cretonne pour domestiques.
- 6 taies d'oreiller simples.
- 6 taies d'oreiller garnies.
- 6 douzaines de serviettes de toilette.
- 6 douzaines de serviettes de table.
- 1 service damassé.
- 8 nappes.
- 18 tabliers de femme de chambre.
- 18 tabliers de valet de chambre ou de cuisinère.
- 4 douzaines de tabliers de cuisine.
- 6 douzaines de torchons.
- 2 douzaines de serviettes d'office.

Trousseau de 1,500 fr. à 3,000 fr.

- 2 douzaines de chemises en toile.
- 6 chemises de nuit.
- 12 camisoles variées.
- 12 jupons simples.
- 2 jupons brodés.
- 2 douzaines de mouchoirs de batiste.
- 1 douzaine de mouchoirs en toile.
- 6 mouchoirs brodés ou festonnés.
- 12 bonnets de nuit.
- 4 bonnets du matin.
- 6 peignoirs.
- 6 parures piquées en toile.
- 6 parures brodées ou de fantaisie.
- 1 parure en dentelle.
- 1 chemisette avec manches.
- 2 douzaines de paires de bas.
- 6 paires de draps en toile de maître.
- 6 paires en madapolam pour domestiques.
- 12 taies d'oreiller dont 3 garnies.
- 4 douzaines de serviettes de toilette.
- 4 douzaines de serviettes de table.
- 6 nappes.
- 12 tabliers de femme de chambre.
- 3 douzaines de tabliers de cuisine.
- 4 douzaines de torchons.

Devis d'un trousseau ne se composant que de la lingerie, du prix de 1,800 fr. à 2,000 fr.

- 6 parures brodées en mousseline.
- 6 parures de fantaisie élégantes.
- 2 parures habillées.
- 1 parure soit en application, soit en point d'Alençon.
- 6 parures piquées en toile.
- 6 parures de fantaisie simples.
- 12 bonnets de nuit variés.
- 4 bonnets du matin.
- 2 bonnets de déjeuner.
- 2 chemisettes.
- 1 pèlerine avec manches, soit en broderie, soit en tulle et garnie de guipure.
- 1 barbe de dentelle noire pour coiffure ou pour tour de cou.
- 6 mouchoirs brodés, dont un riche garni de dentelle.
- 2 mouchoirs moins élégants et garnis.
- 6 festonnés avec chiffre.
- 1 voilette blanche.
- 1 voilette noire.
- 1 châte de dentelle noire, ou une garniture en guipure pour châte ou mantelet.

Inutile d'ajouter que ces divers trousseaux doivent être modifiés, rendus plus simples, ou plus riches encore, suivant le goût et les habitudes du pays que l'on habite, et surtout suivant la dépense que l'on peut raisonnablement faire.

Tu trouveras l'explication des rébus de novembre et décembre à la table des matières du vingt-cinquième volume; ceci me fournirait une transition assez heureuse pour arriver à jeter un coup d'œil rétrospectif sur cette année qui finit avec le numéro de décembre; énumérer tout ce qu'il contient; vanter la saine morale qui préside au choix des articles; la richesse et la variété des planches jaunes et bleues; la perfection et le fini des gravures noires; la beauté et la multi-

plicité de nos gravures de modes; l'heureuse innovation des imitations de peintures à l'huile; les progrès faits et à faire dans nos tapisseries et autres travaux en couleurs, calendriers, écrans, et la variété de nos albums de musique, etc., etc., comme mettent certains savants aux titres de leurs livres, après avoir énoncé, sans en omettre aucune, toutes les sociétés dont ils font partie; mais cette paraphrase élogieuse serait-elle de ton goût? serais-tu toujours de mon sentiment dans ce pompeux étalage de nos propres mérites? Je l'ignore; mais tu conviendras bien avec nous que nous avons fait, dans la mesure de nos forces et de nos ressources, tout ce qu'il nous était possible de faire pour mettre en pratique ce sage précepte: *Joindre l'utile à l'agréable*, et si tu penses que nous n'avons pas réussi, au moins nous accorderas-tu la gloire de

l'avoir entrepris avec courage et persévérance. — Ce courage et cette persévérance, cet entier dévouement à l'œuvre qui nous est confiée, nous te les promettons aussi complets que par le passé, et s'il est vrai que l'expérience et l'habitude rendent une tâche plus facile, nous pouvons espérer approcher de plus en plus du but que nous voulons atteindre.

Au revoir; à un mois. Votre printemps dure-t-il encore, Florence? Le nôtre, que nous croyions éternel, se transforme visiblement; ses joues se creusent, ses cheveux blanchissent, son dos se voûte, et ses mains amaigries s'allongent à la recherche de quelque bon feu. Il était temps; les hirondelles, trompées par la douceur de la température, reconstruisaient leurs nids, et parlaient de nouvelle lignée!



Pour satisfaire aux demandes de nos abonnées devenues dames et restées fidèles au Journal, malgré leur changement de position, nous avons créé une édition qui, moyennant 5 francs d'augmentation, leur donnait 4 gravures par mois, soit 48 par an.

Nous pensions que cela devait les satisfaire! Hélas! les gravures, c'était bien quelque chose! mais l'explication de ces gravures! — mais des renseignements sur la mode! — mais!... mais...

En un mot, c'était un journal de modes complet qu'elles désiraient, tout en ne voulant pas nous abandonner. Or, le *Journal des Demoiselles* a toujours été et veut toujours rester sérieusement un journal d'éducation; et si la mode occupe une place dans ses colonnes, ce ne doit être qu'un petit coin, à l'ombre. — Voici donc ce que nous proposons :

A partir de 1858, les Abonnées à l'édition avec supplément, recevront, avec les gravures, une feuille de 8 colonnes, feuille entièrement indépendante du *Journal*, et contenant, outre l'explication des gravures supplémentaires, tous les renseignements que nous nous serons procurés sur la mode, soit en les empruntant à notre frère aîné, le *Petit Courrier des Dames*, soit en les puisant dans les salons les plus élégants et les plus distingués de Paris.

Notre numéro de décembre offrant aux Abonnées actuelles du supplément de gravures un specimen de ce que leur Journal sera à l'avenir, nous ne croyons pas nécessaire de donner de plus amples explications, et il nous reste à leur dire que cette addition d'un texte grèvera leur bourse de un franc par an, et qu'à partir de 1858, le Journal, avec supplément de gravures et texte explicatif, coûtera 16 francs pour Paris et 18 francs pour les Départements.

L'ancienne édition à 6 francs par an ayant été abandonnée par la presque universalité de nos Abonnées, nous cesserons de la faire paraître en 1858.

Nous prions instamment les personnes qui nous enverront des mandats de poste ou autres, de bien s'assurer que ces mandats sont à l'ordre de la DIRECTRICE DU JOURNAL DES DEMOISELLES, et d'écrire fort lisiblement sur l'adresse de leurs lettres les mots *JOURNAL des Demoiselles et Boulevard des Italiens, n° 4*; nous serions obligés de leur retourner, pour les faire rectifier, tous ceux qui présenteraient la plus petite irrégularité.



ÉPHÉMÉRIDES.

14 Décembre 1789. — Mort d'Étienne Jaurat.

Étienne Jaurat fut un des peintres les plus populaires du dix-huitième siècle; on a de lui un grand nombre de jolies toiles représentant des détails familiers du ménage, du commerce, de la vie intérieure et domestique de son époque: on cite surtout le

Déjeuner d'huitres, les Relevailles, une Scène de la Halle, où l'on trouve beaucoup d'animation. Ce peintre vrai et spirituel eut une heureuse carrière, et mourut, en 1789, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mosaïque.

Girofle. — Giroffier. — Le giroffier est un arbuste élégant, chargé de corymbes de fleurs roses: il croit surtout aux îles Moluques et aux îles de la Sonde. Le clou de girofle est le bouton desséché de la fleur du giroffier avec son calice.

Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu et supporter beaucoup; les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections, nous en avons aussi de grandes; nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile, mais on accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques; il en faut faire une charitable compensation.

FÉNÉLON.

La chaîne de notre ignorance est longue. Celui qui ne veut croire que ce qu'il comprendra ne croira rien, car le mystère est partout. C'est le propre des sots de ne voir de choses incompréhensibles que dans la religion.

PLATON-POLICHINELLE.

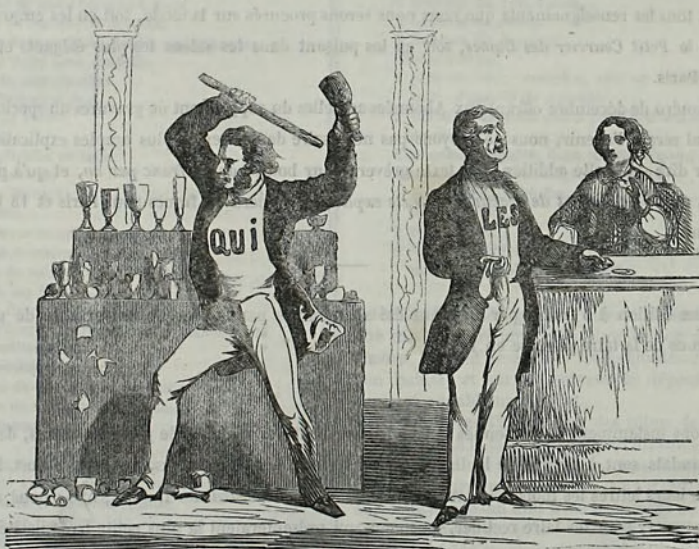
Dans les situations où nous ne sommes pas, tout nous paraît beau: nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines.

FREYSSINOUS.

L'amour-propre est le plus délicat et le plus vivace de nos défauts: un rien le blesse et rien ne le tue.

PETIT-SENN.

REBUS.



Paris. — Typ. Morris et comp. rue Amelot, 64.

Modes de Paris

Me n'est pas une chose si facile que vous le pensez, madame, d'écrire des articles de modes de façon à les rendre utiles à celles qui les lisent. Non qu'il faille pour cela beaucoup de savoir et d'esprit, tant s'en faut ! mais parce qu'ils exigent quelque chose de plus rare peut-être : le bon goût et l'usage de ce monde, qu'on ne connaît bien qu'étant née au milieu de lui, et dont on ne peut bien saisir les nuances et les habitudes qu'en les ayant adoptées. Tout le monde connaît plus ou moins la mode du jour, à présent que les chemins de fer la portent à peu près partout chaque matin, mais très-peu connaissent cette mode exceptionnelle, délicate, blasonnée, que les femmes comme il faut acceptent ou refusent dans ce conseil suprême d'où partent les arrêts irrévocables, qu'on appelait autrefois la cour. Nous lui donnerons encore ce nom, si vous voulez bien.

Ces réflexions, et bien d'autres encore, sont venues ce matin à mon esprit en commençant cet article ; elles m'ont remplie de méfiance et de crainte en abordant entre nous notre nouvelle connaissance. Aussi, n'ai-je osé vous affronter qu'à l'abri de deux initiales, étant, comme je le suis, dénuée de tout ce qu'il faudrait pour répondre aux exigences de ma mission.

Après tout, je sais bien qu'un article de modes n'est pas de la littérature, — fort heureusement, car je ne suis pas une personne littéraire, Dieu m'en garde ! je n'ai pas assez d'esprit pour cela, Dieu merci ! — Ensuite, j'ai toujours pensé que le meilleur article de ce genre était celui qui donne catégoriquement l'explication des gravures. N'êtes-vous pas de mon avis ? n'est-ce pas ce que vous lisez le plus ? C'est très-probable, et vous avez bien raison. L'écrivain prétention qui précède et qui suit vous contente rarement, souvent même vous ne le lisez pas, surtout lorsqu'en y jetant les yeux, vous apercevez de grands mots ou de grands noms dans les arts ou dans les sciences, très-inutiles pour vous apprendre l'arrangement d'un chapeau à la mode, ou la nouvelle forme d'un corsage de robe.

Convaincue de mon incompetence, j'essaierai donc de vous donner simplement, strictement, les détails positifs, et surtout nouveaux, des toilettes parisiennes, celles de l'Impératrice, celles de la cour, etc., en observant d'être avant tout bien instruite de ces détails et de la véritable préférence accordée à telle ou telle mode par ce monde impitoyable, auprès du-

quel (il fut ainsi de tous les temps) l'argent, qui cependant lui fait ouvrir toutes ses portes ; la beauté, qu'il admire n'importe où elle se trouve, ne sont pourtant rien à ses yeux pour souscrire sans examen à une mode, à un succès de femme, si elle n'apporte pas avec elle le goût, la grâce, les allures de l'aristocratie française.

Rien d'exagéré n'est accepté par lui. En province, et même à l'étranger, on a été longtemps avant de comprendre cela. Le sait-on bien encore ? Combien de belles étrangères, arrivées à Paris, reçues et invitées partout, n'ont pu cependant obtenir ce salut de véritable considération, ce *shake hands* de bon aloi que leurs millions faisaient espérer ! Le grand monde est encore tout chamarré de fleurs de lis, à cet égard ; les Françaises de ce pays-là donnent seules la mode. Souvent, il est vrai, elles la prennent de l'étranger, mais jamais sans l'avoir francisée, approuvée, rebaptisée.

Pour parler de modes, pour en voir les nombreuses nuances, il est indispensable de bien distinguer tout cela.

La façon de porter et de mettre un chapeau ou une robe, à Paris, est encore aussi difficile à saisir. On ne reconnaît un chapeau de M^{mes} Bricard et Callmann que sur une femme élégante ; sur la tête d'une femme vulgaire, il est celui de tout le monde.

Nous parlerons une autre fois plus longuement de toutes ces exigences du bon goût, si nécessaires pour bien se comprendre, en fait de goût, — jusqu'à la manière de tailler une jupe, de l'arrondir et de la faire bouffer, jusqu'au parfum du mouchoir, jusqu'à la manière même de le porter, ou plutôt de le mettre dans sa poche, comme on fait aujourd'hui ; — tout cela mérite un examen consciencieux et détaillé. Nous avons en ce moment à nous occuper des achats pressés et indispensables.

On donne pour certain que plusieurs couturières se sont réunies en conseil, afin de faire diminuer un peu l'ampleur des robes et leurs énormes ballons. Nous nous permettons d'en douter. On ne reconnaît à Paris aucun pouvoir de ce genre à aucune couturière, quelle que soit la faveur du public à son égard. Libre à elle d'innover dans la coupe d'une robe ou d'un chapeau ; mais c'est aux femmes à la mode exclusivement qu'il est permis et qu'il appartient de refuser ou d'accepter ces innovations. Elles seules ont imposé les jupes bouffantes, elles les porteront tant que durera leur bon plaisir. Cette mode est née dans les salons du plus grand monde ; on connaît parfaitement la femme de bon goût (quoi qu'on dise) qui imagine d'augmenter l'ampleur des robes et de les faire bouffer. Quant à la crinoline, à l'acier, aux cages, etc., il n'en est plus

question dans ce monde-là, elles restent au vulgaire. Les jupes empestées sont seules admises dans la bonne compagnie; et si on porte encore quelquefois la cage par une idée d'économie fort méritoire, on le nie vivement.

Si les jupes diminuent d'ampleur cet hiver, ce sera parce que telle ou telle madame *** à la mode l'aura voulu, et non telle ou telle tailleurse en vogue.

Ce que nous pouvons affirmer, pour à présent du moins, c'est que les robes sont plus larges et plus ballonnées que jamais. Elles doivent avoir quatre mètres et demi de tour. Si vous vous plaignez encore, elles en auront six.

Toutes les étoffes pour l'hiver ont des dessins à quilles. Cette mode, devenue universelle, nous fait prendre quelque méfiance sur sa durée. Lorsqu'une mode est générale, à Paris, elle est bien près de sa fin. Les volants sont en défaveur complète; les jeunes femmes surtout préfèrent les doubles jupes. Il y a une chose à observer : pour que ces dernières soient gracieuses par derrière, elles ne doivent pas faire *la traîne*, comme les robes à une seule jupe; elles doivent être rondes, toujours très-longues. Le corsage carré, décollé, pour diners habillés, est préféré même à celui de bal pour ce genre de toilettes. Une des dernières robes portées par S. M. l'Impératrice était une robe blanche, à corsage carré, décollé. L'étoffe, en taffetas cannelé, d'un blanc mat, était parsemée de petites fleurs en velours, tissées dans l'étoffe même. La bordure du corsage a la même disposition. Deux jupes, la première à quilles de satin blanc, ornées de dessins en velours bouclé et velours plein.

Sa Majesté n'avait pour coiffure que des nœuds de velours noir, dans lesquels était posée une marguerite en diamant. Le nœud de corsage pareil; dans le nœud, le portrait de l'Empereur, soutenu par une longue chaîne de diamants qui tombait sur ses épaules. Les souliers à talons rouges et à bouffettes.

Les chapeaux ont subi un changement assez notable; la passe demeure à peu près la même, toujours petite et peu d'ornements dessous; mais le fond est ordinairement plissé et mou. La calotte ronde a vieilli. Cette nouvelle forme est très-jolie, lorsqu'on sait, comme M^{me} Bricard et Callmann, donner à ces fonds plissés la grâce et les ornements nécessaires. Nous avons vu chez elles une capote en velours violet, avec des branches de *racines de corail* violet; le fond est plissé, retenu par des agrafes de ces mêmes racines.

Un autre chapeau, velours noir et groseille des Alpes, — couleur à la mode, — et qui sied à tout le monde et à tous les âges. Pour chapeau habillé, un autre en velours blanc; sur la passe, une large bande commence au milieu et descend en s'élargissant jusque sur les côtés, en formant double passe. Elle est doublée de velours ponceau, ainsi que le bavole; le bord du chapeau, également ponceau.

Portera-t-on le burnous? Comment et quand le portera-t-on? Ceci reste à l'état d'indécision jusqu'au mois prochain. Sans doute le burnous sera accepté par

tout le monde; on aura son burnous comme on a un châle ou un mantelet; pour le matin, pour aller à la messe, pour faire des visites sans cérémonie, le burnous de drap, de peluche ou de velours sera certainement accepté. Mais le portera-t-on en visite de cérémonie? Il est impossible de se figurer douze ou quinze femmes en toilette, chapeau de crêpe à plumes, etc., rangées en cercle dans une réception du matin, visite de quatre heures, comme on dit, avec un burnous en peluche, en drap, même en velours. Le capuchon, surtout, partie de ce vêtement, si prudemment imaginé par les peuples pasteurs, auxquels il était si nécessaire, devient ridicule dans un salon lorsqu'on n'a plus la même raison de s'en servir. On l'a pris pour se garantir du soleil et de la pluie, pour toutes les intempéries des saisons; dans nos salons dorés, ce vêtement arabe ressemble plutôt à une caricature qu'à un objet destiné à embellir la toilette de nos jeunes Parisiennes.

Cependant le burnous sera, en dépit de nos raisonnements, le vêtement général pour cet hiver.

La mode des burnous n'exclut pas les casaquas garnies de fourrures, elle en est au contraire la garantie. Toute femme porte un burnous, de quelque classe de la société qu'elle soit. La femme riche, seule, a le privilège de porter les belles fourrures, parce qu'elles coûtent fort cher et ne supportent pas la médiocrité. Il est même vrai qu'on se déclassa en mettant une fourrure commune; c'est comme le châle français. J'en demande pardon au célèbre fabricant qui publie le contraire depuis vingt ans dans tous les journaux; mais en définitive le châle français déclassa entièrement la femme qui le porte; de même pour la fourrure. La casaque de velours à longues basques, garnie de martre ou de renard bleu, sera toujours de bon goût. Le renard bleu, rapporté l'année dernière par des voyageurs qui accompagnaient le prince Napoléon aux terres polaires, fit fureur à Paris, mais peu de maisons étaient en mesure de satisfaire aux demandes qui leur furent faites. On sait que l'Impératrice avait une telle préférence pour cette fourrure, qu'elle donna l'ordre d'en faire venir tout de suite pour une garniture de robe. Cette robe était à deux jupes en velours violet. La deuxième jupe, ouverte sur les côtés, était garnie de *renard bleu*; comme la première, le corsage était à pointe, sans basques, le col et le devant du corsage également garnis de fourrures. Cependant la martre zibeline tiendra toujours le premier rang pour garnitures, manchons, palatines, etc. Le cygne est joli pour sorties de bal.

La casaque à longues basques, le paletot Raglan, garnis de fourrures, seront fort à la mode.

Nous avons remarqué une casaque en velours vert émeraude, garnie de renard bleu. La casaque est fort ample, les manches très-larges. Une forme spéciale de mantelet peut également être garnie de fourrure; de très-belles garnitures de martre zibeline sont préparées et toujours prêtes pour être adaptées aux robes ou aux pardessus. On voit aussi de nombreuses confections pour robes habillées, des basquines de velours, brodées de jais ou de soie. Un charmant modèle d'un petit vêtement pour *chez soi*, en cachemire noir ou blanc, brodé de soie de velours, à la manière indienne. J. A.

EXPLICATION DES GRAYURES

N° 2682.

Toilettes de ville. — Chapeaux de velours ornés de dentelles et de fleurs. — Robe à double jupe en pékin; deux volants à la jupe de dessous. Manches ouvertes. Ornaments en velours avec glands disposés en quilles sur la jupe de dessus, et répétés sur les manches et le devant du corsage. — Manteau de velours orné de passementeries. — Robe à quilles en velours. — Col et sous-manches en guipure.

N° 2683.

Toilette de soirée et toilette de visite. — Robe de taffetas glacé. — Les volants ornés de perles. Draperies du corsage et manches flottantes en tulle, ornées de perles, rappelant la disposition des volants. — Coiffure en velours, ornée de boutons formés de perles semblables à celles de l'ornement de la robe. Chapeau de velours épinglé, orné de blonde et de plumes blanches. — Les ornements de la robe, — devant du corsage, manches et quilles, — en velours. Sous-manches en tulle.

PLANCHE DE COIFFURES

N° 2984.

La figure de gauche a pour toute coiffure, par devant, un bandeau roulé en dessous sur une *frisette* à cinq crans.

La coiffure ornée qui se présente de profil, et reproduite également sur la tête de la femme assise, se compose de dentelles et de fleurs disposées en *cache-peigne*.

La coiffure ornée de rubans est formée, par devant, d'un bandeau bombé et fuyant, d'un ruban placé au-dessus et d'un fort tire-bouchon fait à la *frisette*.

La coiffure de la figure drapée dans un burnous se compose, par devant, de boucles longues et retournées qui se posent partie sur les rangs de perles et partie flottant sur le cou.

La dernière figure, à droite de la planche, représente le derrière de la coiffure (disposée en *naud d'Apollon*) de la jeune personne placée à l'extrémité opposée de la planche.

BERTRAND,

Confiseur, breveté de S. A. I. la princesse Mathilde, rue Saint-Honoré, 139.

Bertrand est l'inventeur d'un excellent petit bonbon qui, dissous dans un verre d'eau, donne un délicieux breuvage mousseux et rafraîchissant, dont on peut varier le goût et l'arôme, en employant successivement ces différents bonbons que contiennent les boîtes assorties.

Le Gazophile, tel est le nom de cette nouvelle limonade, se vend chez l'inventeur. — Une boîte de six ou douze bonbons, au prix de 1 fr. 50 et de 3 fr.

Nous recommandons avec instance et par expérience tous les bonbons de M. Bertrand; les dragées pour baptême, les fondants à tous les fruits, chocolats, caramels, etc.; pistaches, pralines; et, pour le jour de l'an, de superbes boîtes destinées à renfermer toutes ces excellentes choses.

Les Salons de Paris

Notre zèle s'est un peu hâté en promettant déjà des détails sur Paris; tant que la chasse au chevreuil ou au renard occupera ces messieurs, les salons seront dans les bois ou dans les vallées. D'ailleurs, où sont-ils les salons du dix-neuvième siècle? Nous ne les retrouverons pas même cet hiver, en plein Paris de 1838. Qu'est-ce que recevoir? — C'est faire danser. — Mais on n'aime plus la danse? — Ça ne fait rien; on ne vient pas pour s'amuser. Les jeunes gens sont devenus très-sérieux, les jeunes femmes encore plus. La danse est un but de réunion et les bals seront, malgré tout, les seules réunions de cet hiver. On parle du projet de quelques maîtresses de maisons, de faire revivre les causeries d'autrefois, dont nos aïeules font un récit qui ressemble aux pastorales de l'âge d'or; ces soirées intimes, où chacun apportait son esprit, quand il en avait; ou se contentait de celui de son voisin, lorsqu'il n'en avait pas! Les éléments nous manquent pour refaire cette société. Les mœurs et les caractères ne sont plus les mêmes. Un seul fait pour exemple: Trouverions-nous dans les hommes d'aujourd'hui, comme chez les grands seigneurs d'autrefois, des gens disposés à parler de l'or ou de la soie toute une soirée, ou bien à apprendre les vers d'*Athalie* par cœur, ou à improviser des madrigaux pour telle ou telle dame qui ne les lisait même pas? On ne peut plus aujourd'hui entendre cela sans en rire; pourtant

rien n'est plus vrai. Ces causeries mêmes, dont on vante le charme, en avons-nous bien étudié les ennuis et les dégoûts incessants? C'étaient des querelles d'amis, interminables et éternelles, des haines mêlées à des amitiés, des disputes et des rivalités sans fin. Chaque société réunie était une petite province où l'on savait, jour par jour, heure par heure, ce que chacun faisait et disait de soi ou des autres. Nous voyons ces détails dans cent volumes de mémoires et de lettres, qui nous restent des deux derniers siècles. Nous amuserons-nous davantage, rangés autour d'un grand feu, à la piste de saillies très-spirituelles, et ne trouvant, pour la plupart du temps, que les nôtres de notre goût?

Ces réunions permanentes avaient, comme toutes choses, leur bon et leur mauvais côté. La vie est à peu près la même en tout temps. Pluie, tempête ou soleil, tout cela se succède. Nul vent, qu'il souffle du sud ou de l'aquilon, n'est bien stable sur nos pauvres têtes! En cherchant à valoir davantage nous ne vaudrions pas mieux. Le prince de Metternich, étant ambassadeur en France, a dit un mot profond qui peint à ravir l'esprit de notre siècle. « Toutes fois, disait-il, que les Français causent, ils bavardent. »

Il serait probablement impossible de reprendre ces habitudes de conversations, en ce temps-ci, où tout est positif, actif, où la légèreté française n'est plus que

dans la forme et à la surface. Égoïsme complet au fond de tous les cœurs.

Ceci nous conduit, tout en philosophant, à dire que tant que l'on ne dansera pas, chacun restera chez soi. Les portes sont encore closes. Il y a cependant quelques mariages qui, avant l'heure des violons, ont fait ouvrir plusieurs grands hôtels. Celui du duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, resplendissait l'autre jour de tout le luxe et le bruit d'une grande solennité, à l'occasion du mariage de sa fille, avec le comte de Caballero. L'assemblée était des plus imposantes. — Grands d'Espagne de première classe, portant la Toison d'or en diamants, princes et seigneurs de tous pays, surtout Espagnols et Français, le duc de Rianzarès, le duc et la duchesse de Médina-Celi. Cette dernière avait une magnifique robe de brocard, tissée de fleurs en satin gris de perle. Une jeune marquise espagnole, extrêmement jolie, très-brune, portait la mantille avec une rose dans les cheveux. Sa robe était en satin violet, garnie de dentelles noires d'un travail particulier, fait à Venise. On dit que dans la corbeille de mademoiselle de Rivas, les pierres montent à plus de cent mille écus. On parle surtout d'un saphir d'une valeur extraordinaire. Le cadeau offert par une grande souveraine, ancienne amie de la famille, était posé sur un coussin de velours blanc, dans le salon de la jeune mariée.

On attend de jour en jour le comte et la comtesse de Castellane, qui reviennent de Provence. Déjà les fleurs encombrant le péristyle et les appartements. Il est à craindre que le deuil de madame de Castellane retarde un peu ses réceptions de chaque hiver; mais on espère qu'elle conservera, du moins, la bonne habitude de rester chez elle tous les soirs, et de n'avoir jamais sa porte fermée; chose rare maintenant à Paris! Cela ne l'empêche pas de sortir quelquefois, d'aller au bal, au spectacle, et elle trouve le moyen de tout concilier. — On va si tard dans le monde, à présent, qu'on peut très-bien rester chez soi jusqu'à onze heures. Il est rare même d'aller au bal plus tôt.

M. de Castellane a fait encore cette année des embellissements dans ses appartements du rez-de-chaussée. C'est un vrai palais de fée. Nous remarquons, entre autres choses de goût et de curiosité tout à la fois, un paravent en grillage doré, ayant à sa base un lierre vivace qui serpente autour du grillage à jour et forme un vrai buisson de feuillage. Il est placé derrière le canapé, près de la cheminée du salon dans lequel se tient habituellement M^{me} de Castellane. Sur le flanc bombé de cette cheminée se trouve l'écusson de la maison de Castellane, en marbre blanc doré; il porte d'azur au castel de gueules. Cette grande maison était alliée au comte de Grignan, époux de M^{lle} de Sévigné, qui dut à l'amour de sa mère l'honneur de l'immortalité. Ah! si M^{me} de Sévigné avait deviné cela, quelle jolie lettre, mon Dieu, elle eût écrite là-dessus.

On s'est beaucoup amusé à Compiègne, dit-on. L'impératrice mettait une grâce et une bonté parfaites à recevoir tout le monde avec une aménité qui cherchait toujours à faire oublier sa grandeur.

On déjeunait à onze heures précises. L'impératrice avait la bonté d'y assister quelquefois en peignant de

taffetas, et petit bonnet de dentelle, comme pour donner le ton et inviter à laisser de côté toute cérémonie. Néanmoins nous avons vu une robe du matin, destinée aux déjeuners de Compiègne. Elle était mi-partie de velours écossais et de velours noir, — et coûtait 600 francs, — sans aucun ornement; le corsage montant, ouvert devant et garni d'une ruche de tulle.

L'uniforme adopté pour suivre les chasses, est assez commode; velours vert émeraude, galonné d'or. C'est un uniforme; il ne faut donc pas chercher loin pour varier la toilette de chasse.

Celle-ci est de rigueur — même si on ne la suit pas à cheval.

En rentrant il faut une autre toilette. — Mais pour dîner — une autre. — Encore une autre pour le soir, si on doit danser ou s'il y a spectacle. Nous ne saurions dire si cette année le bouton d'or a été envoyé, comme l'année dernière, à divers invités. Nous pensons qu'il a dû l'être.

Un salon qui va tenir la première place à Paris, cet hiver, est celui de M^{me} la comtesse de Morny. — Il y aura bien des raisons pour cela. — On s'attend à s'y amuser beaucoup. — Les fêtes du comte de Morny étaient déjà remarquables et sa maison des plus agréables. — La beauté de la jeune comtesse lui donnera encore un nouvel éclat.

Nous allons donc essayer encore de nous passer d'imiter nos aïeux. La vie nouvelle est agitée comme nos esprits. Suivons le torrent. Le seul désagrément réel que nous trouvons à cette existence garnie de tulle, de gaze et de pompons, c'est qu'elle ne peut convenir qu'à la jeunesse. — Il n'y a plus aujourd'hui place que pour elle. Ceci nous paraît un peu trop envahissant. Jadis, une grande dame avait sa place marquée, aussi bien dans les salons étrangers qu'au sein du foyer domestique. Chez elle, elle trônait; chez les autres, elle était distinguée et comptait toujours. C'était un devoir pour tout jeune seigneur, entrant dans le monde, d'être présenté à quelques-unes de ces grandes dames, et de leur faire une cour assidue; parce que d'elles seules allait dépendre désormais le bon ou le mauvais succès de ces premiers moments décisifs et presque sans appel.

Dites-moi quelle figure les vieilles femmes font aujourd'hui dans nos bals ou nos bruyantes réunions? Il faut qu'elles aient bien du courage pour venir ainsi s'asseoir en guise de tapisserie, n'ayant plus la ressource de la conversation d'autrefois, ni leurs succès passés. Ce fut toujours une terrible chose que de vieillir, c'est à présent doublement difficile, et à supporter et à soutenir. Cependant, si quelques femmes importantes tentaient une révolution en ce genre, je ne doute pas qu'elles ne pussent réussir. Il ne faudrait pas un grand art, ni même un grand esprit, mais une dignité soutenue, persistante. — Beaucoup de vertus présentes; plus encore, la conscience et la renommée d'une jeunesse pure et sans reproches. Voilà peut-être tout ce qu'il faudrait pour redonner aux salons, aux familles, ce reflet de bonheur et cette intimité qui s'effacent de plus en plus tous les jours.

J. AMET, née d'ABRANTÈS.